

172-3

HN
31
E34
V.172-3
1928

La formation technique



TOUT en prenant leur modeste dîner, deux menuisiers causaient. L'un était modeleur et l'autre charpentier.

« Quand la famille est nombreuse, dit le charpentier, la vie est parfois dure. Tandis que les enfants se multiplient et grandissent, les salaires ne remuent pas.

— J'en sais quelque chose, ajouta le modeleur. Si du moins les parts étaient mieux faites! Voilà un quart de siècle que je gagne cinq petites piastres par jour: et cependant le patron avoue que je ne suis pas battu pour le travail délicat. Monsieur, quand je songe qu'il faut écouter de petits chefs qui ne savent seulement pas se moucher, mon sang marche à reculons!

— Parlez m'en, reprit le charpentier! Mon contre-maître à moi empoche cinquante piastres par semaine pour me regarder travailler. Et pourtant je crois bien qu'il ignore par quel bout il faut prendre le marteau pour enfoncer un clou.

— Mais voilà, ces gens ont étudié. Ils commencent par le haut de l'échelle et peuvent monter encore. Si j'avais eu la chance, moi qui vous parle; si j'avais fait un cours comme il s'en donne aujourd'hui, j'aurais une position. Qu'est-ce que vous voulez, quand on sait à peine lire; quand il faut avoir quelqu'un près de vous pour tout vous expliquer...

— C'est vrai. Aussi suis-je bien décidé à faire instruire mes fils. Le sacrifice en vaut la peine.

— Oui, mais ça coûte cher. Et puis, notre jeunesse n'est pas bien patiente. J'avais placé deux de mes gar-

çons à l'École Technique: l'un n'a pas voulu y rester plus de six mois. L'autre réussissait bien, d'après ce que m'a dit le Directeur; mais un jour des Américains vinrent chercher des ouvriers à Montréal en promettant un gros salaire. Les dollars tournèrent la tête à mon garçon qui s'en alla aux États... Il nous a... »

A ce moment un coup de sifflet se fit entendre: les deux ouvriers se séparèrent.

Ce lambeau de conversation dont nous garantissons l'authenticité caractérise bien la mentalité des milieux ouvriers où il existe un idéal. A côté des lamentations sur le salaire, d'une pointe d'envie pour les chefs, de la conscience de sa propre habileté, on trouve les regrets d'une préparation insuffisante. Les patrons admettent sans détour l'habileté de leurs ouvriers; mais ils déplorent fréquemment des déficits dans leur formation.

Y a-t-il vraiment des lacunes dans la formation technique de nos ouvriers? Si oui, quelles en sont les causes? Quels en seraient les remèdes? C'est ce que nous voudrions examiner dans cette étude, après nous être fait une idée exacte de l'ouvrier idéal.

Donc, quatre parties: l'idéal, les lacunes; causes et remèdes de celles-ci.

I.— L'IDÉAL

A. — NATURE DE CET IDÉAL.

1. — *Quelques précisions.* Dans le développement d'un homme nous pouvons distinguer trois phases:

La *formation élémentaire*, indispensable, apprenant à lire, à écrire, à compter, sans initier à aucune carrière.

La *formation moyenne* qui continue la formation élémentaire. Bien qu'indépendante, en soi, de l'idée de profession, elle est ordinairement une préparation immédiate à la formation supérieure ou à une carrière. Elle

prend le nom de *formation technique* quand elle s'intéresse spécialement à l'application des sciences aux arts et à l'industrie.

La *formation supérieure*, tout en continuant le développement général de l'être humain, prépare à toutes les spécialités. Dans l'application des sciences aux arts, elle forme des ingénieurs, « des hommes spéciaux pour tous les genres d'industrie ».

A la formation moyenne se rattachent en particulier les écoles techniques, tandis que les écoles polytechniques relèvent de la formation supérieure.

Des notions précédentes nous concluons que la formation technique a pour but de préparer des ouvriers, des contremaîtres, des industriels.

2. — *Un préjugé populaire.* Dans son intéressant travail sur les « méthodes américaines d'éducation générale et technique », Omer Buyse a écrit sur l'école secondaire technique les deux paragraphes suivants :

« Lorsque nous conduirons nos lecteurs dans les ateliers de menuiserie, de tournage et de modelage industriel, lorsque nous leur montrerons les élèves des lycées américains modernes forgeant le fer et l'acier, et le façonnant sur des tours mécaniques, beaucoup se récrieront en disant que ces écoles sont professionnelles, qu'elles forment des mécaniciens et n'ont rien de commun avec nos écoles secondaires, où l'enseignement se déroule dans le calme pédagogique consacré par des siècles d'expérience...

« Les mamans surtout ne sauront se défendre d'un serrement de cœur. Comment leurs fils qui tremblent lorsqu'un cheval rue à cinquante pas d'eux et à qui le grincement d'un métal sur un autre donne des accès de frénésie nerveuse, sauraient-ils supporter le bruit et le mouvement de la forge scolaire, où trente adolescents américains battent le fer avec une furie endiablée en faisant décrire à leurs marteaux des moulinets fantaisistes ? »

Au Canada, la peur n'arrêterait aucune maman et nous ne pensons pas que les parents en appellent au « calme pédagogique consacré par des siècles d'expérience »; mais l'idéal dont nous voulons parler n'en rencontre pas moins une résistance tenace: à quoi bon une formation spéciale pour l'ouvrier? « C'est assez qu'il sache lire et écrire: le travail sera la meilleure école. L'instruction lui tournerait la tête, en ferait un mécontent, un ambitieux, un révolté. »

Nous ne nous attarderons pas à réfuter ici ce préjugé; nous le retrouverons plus tard sous une autre forme. Du reste, il y a toujours des hommes qui tirent de mauvaises conséquences des meilleures choses. Il y a dans la formation technique un idéal à réaliser.

3. — *Quel est cet idéal?* Avoir une ample provision de techniciens pour toutes les branches de l'industrie, parmi les contremaîtres, parmi les industriels et parmi les ouvriers. Les précisions données plus haut nous aideront à comprendre le sens que nous attachons au mot *technicien*. Nous entendons par là des hommes ayant d'abord reçu une formation élémentaire sérieuse, puis une formation secondaire pendant leur préparation technique. Formation secondaire générale et formation technique ont dû donner, avec le développement intellectuel et l'exercice des aptitudes naturelles, la somme de connaissances nécessaires pour comprendre parfaitement les travaux exécutés, la souplesse pour s'adapter aux circonstances, la facilité pour passer d'une manipulation à une autre, l'habitude de raisonner ce qui est exécuté, le goût du travail intellectuel sérieux.

Qu'il y ait là un idéal, un but élevé enviable, c'est évident. Il est facile de s'imaginer ce que deviendrait l'industrie nationale si elle possédait cette ample provision de techniciens compétents: grâce à l'horizon agrandie par les connaissances, l'initiative serait plus hardie; les

entreprises seraient plus sûres, parce que plus réfléchies; les tâtonnements disparaissant, le capital hésiterait moins; le patron mis à même de comprendre le travail qu'il demande, ne serait pas le jouet du soit disant expert, du contremaître ou même de l'ouvrier. A chacun de continuer l'énumération des avantages... Mais l'idéal doit reposer sur une base solide.

4. — *Base de l'idéal.* Nous n'exigeons pas nécessairement une formation supérieure d'un bon technicien; mais nous supposons une formation élémentaire sérieuse. Il s'en suit que tout le monde n'est pas apte à la préparation technique telle qu'on la demande des écoles spéciales. Ainsi s'expliquent les conditions posées à l'admission des élèves, à Montréal par exemple, pour l'âge et les études antérieures. L'habileté ne suffit pas. Voici ce que disait à ce sujet le principal de l'École Polytechnique de Montréal dans son rapport au surintendant de l'Instruction publique, en 1881: « Les cours populaires que l'on a essayé d'établir à Québec et à Montréal, pour l'instruction de la classe ouvrière, n'ont pas justifié les espérances de leurs fondateurs. Les raisons de cet insuccès ne doivent être attribuées ni au manque d'intelligence des ouvriers ni à l'insuffisance des professeurs. Nous savons, et de nombreux exemples ont démontré, qu'il y a parmi nos ouvriers d'heureuses facultés natives d'intelligence et d'ingéniosité; plusieurs d'entre eux, dépourvus de toute instruction, sont parvenus à se faire très honorablement connaître comme architectes ou mécaniciens. Ce qui leur a manqué pour suivre ces cours avec fruit, c'est une instruction, une préparation préliminaire; car, si le professeur doit se mettre à la portée de ceux qui l'écoutent, il n'est pas moins vrai que lorsqu'il s'agit d'un cours pratique, il y a un tour d'esprit, des notions courantes plus ou moins élémentaires que l'auditeur doit posséder pour que la leçon ne reste pas stérile.

Autrement, l'élève ne saisira, des merveilles de la physique, de l'utilité de la chimie et des sciences naturelles que ce qui pourra l'amuser un instant, sans profit aucun pour son esprit, parce qu'il sera aussi incapable de comprendre la théorie d'un fait que d'en déduire l'application pratique. »

Pour comprendre parfaitement ce qu'il fait et améliorer son art, le technicien doit posséder une somme considérable de connaissances; s'il les ignore, l'école technique devra les lui donner: de là une certaine complication dans l'enseignement et une durée que d'aucuns trouvent longue. L'habitude, le tour de main peuvent s'acquérir par la pratique, bien que moins rapidement; mais les principes, les relations des faits entre eux et des principes aux faits s'apprennent difficilement sans maître.

Nous avons rattaché les écoles techniques à la formation moyenne ou secondaire. Normalement, leur programme sera double: une partie devra continuer la formation élémentaire générale, tandis que l'autre partie comprendra la technologie et la pratique. La formation générale exigera des compléments en français, en mathématiques, en dessin, etc. Tous les techniciens n'auront pas besoin d'être au même niveau sur chacun de ces points; tous pourtant devront connaître, parler et écrire correctement leur langue. Grâce à son passage dans une école, le simple ouvrier est appelé à devenir contremaître dans son métier; or, comme tel, il doit sortir de la vulgarité, être à même de dessiner convenablement le travail à exécuter ou d'interpréter le plan dessiné d'un architecte ou du patron. Il doit pouvoir justifier ses ordres, expliquer la différence entre un procédé et un autre, montrer la supériorité de ses vues, tout cela autrement que par des affirmations et sans jargon.

Une fois la spécialité choisie, la culture de certains points devra être plus poussée. Ainsi, un typographe

devra connaître assez sa langue pour ne pas construire des phrases qui n'aient aucun sens, pour s'apercevoir qu'il manque quelque chose dans le manuscrit; il devra savoir parfaitement son orthographe pour ne jamais mettre ou laisser de fautes. Cet exemple nous fait déjà soupçonner l'avantage que trouve un imprimeur dans un employé possédant une formation sérieuse. On pourrait faire des observations analogues pour toutes les branches de l'industrie. Donc, la formation générale elle-même ne doit pas être négligée: elle est non seulement une base pour la formation technique; elle est encore une aide précieuse, indispensable.

Nous pouvons maintenant essayer de montrer que l'idéal est nécessaire, en d'autres termes, que la formation technique est un besoin, que le pays ne peut pas se contenter d'ouvriers préparés au hasard des circonstances, sans principes, sans maîtres, sans études.

B. — NÉCESSITÉ DE CET IDÉAL.

Nous nous rappelons que cet idéal est « une ample provision de techniciens pour toutes les branches de l'industrie ».

1. — *L'ouvrier-machine*. Les économistes ont fait remarquer que grâce à l'outillage moderne et à la division du travail, des ouvriers passent leur vie à fabriquer une seule partie, toujours la même partie d'un seul et même objet. Parmi les exemples les plus typiques ils nous donnent celui d'une épingle: on a cité des ouvriers qui n'avaient jamais fait une épingle entière, leur spécialité étant de façonner seulement la tête. On a vu là une humiliation, une dégradation pour l'espèce humaine. Il y aurait souvent une constatation plus triste encore: c'est que l'ouvrier est indigne ou incapable de faire plus et mieux et qu'il ne comprend même pas comment sa machine travaille. La différence entre lui et cette ma-

chine, c'est qu'il connaît l'heure, qu'il sait quand est venu le temps d'arrêter; c'est qu'il peut parler et avertir que la machine fonctionne mal ou est brisée. Il travaille automatiquement à peu près comme sa machine.

Il est probable que toujours il faudra dans l'industrie des ouvriers-machines; mais on trouvera pour ces postes spéciaux assez d'employés qui ne peuvent ou ne veulent faire mieux. Du reste, ce qui serait humiliant dans la circonstance, ne serait pas le fait de surveiller une machine perfectionnée; ce serait de ne pas la comprendre, de ne pouvoir l'expliquer, la perfectionner au besoin; ce serait de limiter son idéal à satisfaire le patron par le nombre et la forme des têtes d'épingles fabriquées dans une journée.

L'ouvrier-machine est insuffisant. La dignité humaine demande plus. Même s'il devait pendant une partie de sa vie rester condamné à surveiller une machine, l'ouvrier doit lui être supérieur: il doit non seulement la comprendre, mais connaître convenablement les principes qui ont présidé à sa construction et ceux qui dirigent son fonctionnement. L'ouvrier doit pouvoir raisonner son art ou son métier, puisqu'il est un être raisonnable. C'est à ce prix qu'il donnera un plein rendement et pourra coopérer au progrès.

Or, l'habileté n'apprend pas les principes; l'expérience ne les apprend pas toujours, en tous cas elle enseigne lentement.

Il s'agit de l'ouvrier en général. La thèse est encore plus vraie quand nous l'appliquons à l'ouvrier modèle, à celui qui doit diriger et former. Nous n'exagérons donc pas en demandant une ample provision de techniciens, puisque l'industrie ne s'en porterait que mieux si tous les ouvriers avaient une solide préparation technique.

Inutile, après ce que nous venons de dire, de montrer la nécessité de la formation technique pour les contre-

maîtres et les industriels eux-mêmes. Ceux-là doivent en connaître au moins autant que leurs employés. Est-ce à dire que l'employeur et le contremaître doivent pouvoir accomplir toute besogne confiée à leurs employés? Non, car cela suppose l'habitude, l'exercice, le tour de main; mais ils devraient pouvoir contrôler le travail de l'ouvrier, l'apprécier, en comprendre la raison; pour le contremaître, c'est trop évident; pour l'industriel, ce serait à souhaiter.

2. — *L'ouvrier et la machine.* Donc, l'ouvrier humain, pour rester véritablement homme, doit être supérieur à sa machine. Or, il y a entre lui et elle une lutte aiguë qui ne fait que s'aggraver avec les merveilleux progrès de la mécanique moderne. L'ouvrier ne tuera pas la machine et la machine ne remplacera jamais complètement l'ouvrier. La concurrence continuera donc. Mais le perfectionnement de la machine appelle des perfectionnements chez l'ouvrier: plus un mécanisme est compliqué, parfait, délicat, plus il demande de connaissances, car c'est en recourant à un plus grand nombre de données scientifiques qu'on approche davantage de l'automatisme. Mettez un ouvrier sans formation spéciale en présence d'une de ces merveilles d'ingéniosité et de patience que vous trouvez dans toutes les imprimeries, dans les pulperies, les papeteries et jusque dans les ateliers de forge et de menuiserie; s'il est intelligent, il apprendra le fonctionnement de la machine, il la fera marcher, la surveillera, en suivant scrupuleusement les indications reçues: survienne un arrêt imprévu, un accident! notre homme est désarmé. Malheur aux pièces délicates si l'ouvrier a la main rude et un pesant marteau!

Le rôle de la machine exige donc des techniciens. A leur tour, les techniciens peuvent et doivent modifier le rôle de la machine. Et la question est importante. A une époque de concurrence acharnée, où des capitaux

gigantesques sont engagés dans des industries qui ne peuvent persister que si le travail est exécuté rapidement, avec un minimum de frais, on comprend facilement que de légers perfectionnements dans l'outillage puissent donner la supériorité à un article sur le marché: la conséquence en est le triomphe d'une compagnie et la banqueroute de toutes les rivales. Quelquefois, souvent même, le coût réduit de la fabrication permet d'aller déplacer des produits similaires sur le marché étranger. Mais, pour obtenir de l'outillage un rendement parfait, pour perfectionner cet outillage il faut autre chose que des apprentis ou des ignorants.

Il n'est donc pas exagéré de dire que le rôle prépondérant de l'outillage perfectionné dans l'industrie moderne exige une formation technique dont on pouvait jadis se dispenser. Les bons ouvriers, les ouvriers honnêtes, les ouvriers intelligents et habiles seront toujours des manœuvres dans la grande industrie; ils ne pourront pas avancer, du moins jamais ils ne pourront viser le sommet de l'échelle: l'honnêteté, l'intelligence, l'habileté, peuvent quelquefois valoir mieux que la science; elles ne la remplaceront et n'en dispenseront jamais.

En cherchant à montrer l'importance de la formation technique dans l'industrie moderne, à cause du perfectionnement de son outillage, nous n'avons pas l'intention de donner à la machine plus d'importance qu'elle n'en mérite. Nous prenons ici le mot dans un sens vague; nous lui faisons représenter non seulement les machines proprement dites, mais tout l'ensemble des moyens de recherche et de production basés sur les sciences et qui ont si puissamment favorisé le progrès matériel. Or, pour tirer de ces moyens tout ce qu'ils peuvent donner, pour soutenir continuellement la concurrence avec des industries similaires profitant de toutes les découvertes pour faire mieux, plus vite et à plus bas prix, il faut un

personnel souple, au courant, intéressé: il faut un nombre respectable de meneurs pour prévoir et des aides pour exécuter. C'est dire qu'il faut une ample provision de bons techniciens.

3. — *L'ouvrier et l'initiative industrielle.* La concurrence oblige déjà au progrès. Mais dans un pays neuf, dans les branches industrielles qui n'existent pas encore, c'est l'initiative qui doit guider. Or, pas d'initiative sérieuse, sûre, persévérante, sans formation technique. Pour entreprendre, conseiller, encourager prudemment une industrie, il faut connaître les besoins du pays, ses ressources; il faut connaître aussi à fond les divers procédés existants ou possibles afin de faire un choix, de réduire les frais d'installation et d'accroître les chances de succès. Or, si la connaissance des besoins et des ressources du pays peut s'acquérir dans les écoles ordinaires, celle des méthodes de fabrication industrielle relève certainement d'un enseignement technique spécialisé.

On dira peut-être que l'initiative regarde l'ingénieur et qu'il s'agit ici de l'ouvrier. Nous ferons d'abord observer que la transition est souvent insensible entre le contremaître et l'ingénieur. Et puis, au point de vue initiative, la position du contremaître n'est pas inférieure à celle de l'ingénieur; elle lui est même souvent supérieure: nous admettrions volontiers que le nombre des contremaîtres qui ont pris à leur compte et ont fondé des industries est plus grand que celui des ingénieurs. De par sa formation, l'ingénieur voit quelquefois les opérations de trop loin pour juger de leur valeur; il a nécessairement dans la théorie une confiance que les résultats ne justifient pas toujours et qui se laisse prendre en défaut parce qu'elle formule dans un monde idéal. Le contremaître constate les points faibles des formules; il a sous les yeux les avantages et les inconvénients: il peut

mieux juger. Il peut aussi améliorer; mais à la condition qu'il ne soit pas un simple automate, qu'il comprenne son métier.

La métallurgie et l'industrie chimique fourniraient de nombreux exemples de perfectionnements, de véritables découvertes dues à des contremaîtres intelligents, observateurs et solidement préparés. Nous en trouverions une bonne collection au Canada, dans toutes les branches: ainsi, beaucoup de machines employées dans la fabrication des allumettes ont été perfectionnées par ceux qui les surveillaient. On nous a cité l'exemple d'un ouvrier de pulperie-papeterie de Grand'Mère doué d'un esprit extrêmement ingénieux: il rendait des services si importants que la compagnie fit tout ce qu'elle pût pour l'arracher à la mort en le confiant aux soins de son médecin.

Nous avouons volontiers que l'initiative ne dépend pas nécessairement de la formation et que certains ouvriers sont doués d'une ingéniosité naturelle que les écoles ne leur donneraient jamais. Mais on admettra aussi que la formation favorise l'initiative en ouvrant des horizons; de plus, elle la dirige en lui indiquant le réalisable et le chimérique; elle la stimule en lui montrant les chances et l'importance du succès. Que fera un ouvrier, un contremaître ingénieux mais ignorant? Il perdra un temps précieux à résoudre par l'expérience un problème que l'étude lui aurait montré insoluble. Nous avons connu un contremaître qui a gaspillé plusieurs mois et plusieurs centaines de dollars à monter l'installation que voici: l'eau d'un réservoir devait actionner une turbine; la turbine devait actionner une dynamo; la dynamo devait actionner un moteur électrique; le moteur électrique devait actionner une pompe; la pompe devait faire circuler l'eau sortant de la turbine dans un établissement et la remonter dans le réservoir primitif!

On comprend l'importance capitale de l'initiative éclairée par l'étude dans un pays jeune où le développement est rapide et où le succès dépend de la valeur de l'ouvrier. Ceux qui tâtonnent échouent ou sombrent, ou bien sont absorbés par leurs rivaux; seuls ont des chances de réussir ceux qui connaissent la route et peuvent marcher droit et vite.

L'ouvrier canadien a deux raisons de ne pas être en retard pour la formation technique: il lui faut développer son pays et soutenir la concurrence de l'industrie étrangère. Au fond, les deux raisons n'en font qu'une, car si le Canadien ne développe pas le Canada, d'autres le développeront; si l'industrie canadienne est incapable de soutenir la concurrence, elle sera bientôt submergée par les produits de fabrication étrangère. Il est même nécessaire que les produits canadiens puissent aller faire la lutte sur des marchés étrangers. La population n'est pas suffisante; elle est trop dispersée pour absorber toute la production des installations importantes; il est même moins coûteux d'expédier à l'étranger que d'une extrémité à l'autre du pays. Or, pour soutenir la concurrence à l'étranger, deux conditions doivent être remplies: que la qualité des produits ne soit pas inférieure et que leur prix soit au moins aussi bas. Mais comment rivaliser avec des industries anciennes, bien outillées, riches d'une longue expérience, dirigées par des spécialistes, à moins de mettre au service de l'industrie nationale, des ouvriers intelligents, habiles, au courant des perfectionnements modernes? Le Canadien a, dans plusieurs branches, l'avantage de disposer d'une énergie à très bas prix, grâce aux forces hydrauliques; mais cet avantage serait illusoire si les installations ne répondaient pas aux besoins modernes, si la direction était arriérée et la main-d'œuvre incapable, si le temps et l'argent se perdaient dans les tâtonnements.

Nous avons fait allusion au développement du Canada par les étrangers. Les capitaux sont promptement jetés sur les régions abondamment pourvues de richesses naturelles faciles à cueillir: les mines, les forces hydrauliques, les forêts nous en fournissent une preuve tangible depuis quelques années. Les relations internationales créées par les facilités du transport moderne et la législation canadienne rendent impossible l'interdiction du pays aux industriels étrangers. Pendant que les installations s'agrandissent et se multiplient, convient-il que le contremaître, que l'ouvrier canadien soit simple spectateur? Mais s'il veut une place digne de lui, il doit d'abord se rendre digne de la place qu'il convoite; pour cela, il lui faut une formation capable de le maintenir au niveau de tout concurrent.

4. — *L'ouvrier et la main-d'œuvre étrangère.* Les capitaux étrangers sont souvent apportés par des compagnies organisées, pourvues d'un personnel spécialisé. Dès lors la direction des succursales canadiennes reste aux mains d'ingénieurs et de contremaîtres importés. Ces ingénieurs, ces contremaîtres ont des amis, des protégés; d'autre part ils ont quelquefois une antipathie inavouée mais évidente pour leur pays adoptif: ils invitent donc leurs amis, leurs protégés, leurs nationaux. Les premières places, les meilleurs salaires sont pour les nouveaux venus. Si le nombre des employés reste insuffisant, on embauche des ouvriers canadiens qui travailleront au bas de l'escalier.

L'ouvrier étranger a quelquefois sur celui du Canada l'avantage de se contenter d'un faible salaire, grâce aux habitudes de son pays et à son esprit d'économie; parfois il est moins exigeant pour la besogne: fier de travailler aujourd'hui dans la soie, il travaillera demain dans la boue sans se plaindre. Mais pour les travaux un peu spécialisés tels que les exigent nécessairement les indus-

tries nouvellement importées, les compagnies trouvent de meilleurs prétextes pour écarter les ouvriers du pays: elles les déclarent volontiers incapables d'accomplir la besogne, et ce n'est pas toujours faux quand il s'agit des contremaîtres et des principaux ouvriers. A ce mal, il n'y a qu'un remède: une formation technique sérieuse.

Il faut compter aussi avec la concurrence apportée par le flot des immigrants. Ces nouveaux venus, poussés par le besoin, travaillent pour n'importe quel salaire; ils sont favorisés par les industriels compatriotes. Ici encore, l'ouvrier canadien ne parviendra aux premières places que s'il a une supériorité évidente et donc une formation technique avancée.

La diversité et l'antagonisme des races augmentent pour l'ouvrier canadien l'acuité de la concurrence. Il serait puéril de chercher à nier que certaines compagnies aient des préférences et des préjugés; et ces préférences et ces préjugés sont quelquefois encouragés par des personnalités anonymes ou des publicistes influents. A ce propos, nous traduisons l'article suivant publié dans le numéro du 16 décembre 1927 du *Canadian Mining Journal*, sous le titre « Mineurs anglais pour les mines du Canada »: « Il y a eu, de temps en temps, des discussions au sujet de la possibilité d'employer dans les mines du Canada des mineurs anglais sans emploi et nous apprenons aujourd'hui que le colonel L.-C. Amery, secrétaire d'État pour les affaires du Dominion, doit examiner cette question avec le gouvernement canadien lors de son séjour au Canada.

« Au premier abord, pareil projet a de fortes raisons en sa faveur, surtout quand on considère le grand nombre d'ouvriers du sud-est de l'Europe employés dans nos districts miniers. Actuellement, toutefois, il sera probablement difficile de réaliser ce projet: il faudra la coopération du gouvernement de la Grande-Bretagne, du

gouvernement canadien et des compagnies minières. La question se pose aussi de savoir si le mineur anglais pourrait s'adapter aux conditions nouvelles qu'il trouverait ici.

« D'autre part, nous avons la perspective d'une industrie minière s'étendant rapidement et devant être pourvue d'ouvriers; et il est à souhaiter, à *tous points de vue*, que cette industrie soit pourvue, autant que faire se pourra, par des ouvriers *de sang anglais*.

« Ainsi, le principe de l'idée en discussion paraît absolument irréprochable à tout point de vue et nous le recommandons à la considération des diverses compagnies exploitantes. Il serait prématuré d'analyser les chances de succès du projet qui n'est après tout qu'à l'état d'embryon, mais, du moins pour notre part, nous suivrons avec beaucoup d'intérêt la marche de la discussion de ce problème. »¹

Cet article se passe de commentaire. Et nous ne croyons pas téméraire de dire que l'esprit et les raisons qui l'ont dicté amènent aux mêmes conclusions pour les autres branches de l'industrie: pulperie, métallurgie, etc.

En somme, l'ouvrier canadien trouve trois groupes de concurrents étrangers: ceux qu'introduisent les industriels, ceux qui constituent une forte partie du flot d'immigrants, ceux que l'on se propose d'opposer directement aux mineurs actuels. Sans doute on parle de déplacer les mineurs venus du sud-est de l'Europe; mais pour les remplacer par des mineurs à sang anglais. Et ceux qui sont nés au pays sans avoir du sang anglais?...

Les concurrents invoqueront toutes les raisons possibles pour s'implanter. Il faut absolument les empêcher de donner celle de la supériorité dans la préparation. Si le Canadien est au moins égal par sa formation tech-

1. On lit dans le numéro du 9 mars de la même revue: « Le bruit filtre maintenant que le Secrétaire du Dominion traita dernièrement la question avec le Gouvernement à Ottawa, mais fut impuissant à obtenir la collaboration nécessaire... nous voudrions savoir qui est responsable de ce refus. »

nique, sa connaissance du pays lui offrira une chance de plus. Il faut que les compagnies trouvent avantageux d'employer des contremaîtres canadiens: tous les ouvriers en bénéficieront.

En résumé la formation technique est avantageuse pour le pays en général, pour les patrons et pour les employés. On remarquera ce triple avantage signalé dans la requête remise au printemps de 1924 à l'honorable Athanase David par les imprimeurs:

« Attendu que les ouvriers typographes ne peuvent que souhaiter le perfectionnement de leur métier difficile;

« Attendu que ce métier qui apparaît de plus en plus comme un art, exige, outre l'habileté technique, des connaissances générales;

« Attendu que la formation de réelles compétences aura pour effet immédiat de retenir à Montréal les travaux qui nous échappent et qu'on évalue à environ un million de dollars par année;

« Attendu qu'un enseignement plus complet, et peut-être plus répandu, n'aura aucunement pour effet de créer un surplus de main-d'œuvre, mais créera, au contraire, une plus grande demande avec les travaux qui augmenteront;

« Attendu que le perfectionnement technique et artistique du métier ne saurait avilir les salaires, mais, au contraire, en élèvera forcément la moyenne;

« Attendu que la coopération des patrons est assurée, et que les ouvriers seront effectivement représentés dans la commission consultative qu'on se propose de créer incontinent;

« Les soussignés, ouvriers d'imprimerie, pour toutes ces raisons, et dans leur intérêt personnel aussi bien que dans l'intérêt général, apprennent avec plaisir la décision du gouvernement de la province de Québec d'établir, à Montréal, une école perfectionnée d'imprimerie. »

L'opinion des patrons est résumée dans cette annonce de la Compagnie Shawinigan: « Les écoles techniques de la province de Québec, grâce à la politique avisée du Conseil de l'Instruction publique sous la direction du Secrétaire de la province, accomplissent une œuvre louable en facilitant à la jeunesse ambitieuse l'obtention de positions de plus en plus importantes dans nos industries ». ¹

II.— LES LACUNES

A. — LES ÉCOLES.

Qu'il y ait eu des lacunes dans le passé, on en trouve la preuve dans la création des écoles techniques; car il est évident qu'on n'aurait jamais envisagé sans raison suffisante les dépenses considérables que devaient nécessiter de pareils établissements.

Ces écoles ont-elles supprimé ou supprimeront-elles toutes les lacunes ?

La question est complexe. Il faut d'abord noter que les écoles techniques de la province de Québec sont d'institution récente; elles ne sont même pas encore toutes complètes. Nous ne pouvons donc pas leur demander ce qu'elles n'ont eu le temps d'opérer. Nous sommes par suite assurés de trouver des lacunes dans la formation technique.

Telles que fondées ou projetées, ces écoles supprimeront-elles les lacunes? On le voit, c'est demander s'il n'y aurait pas des défauts dans l'instrument destiné à la correction des défauts.

Si nous disons dès à présent un mot de ces écoles, c'est pour entraver dans les esprits la formation de préjugés qui feraient attribuer à de fausses causes les lacunes à signaler et pousseraient à penser que les maux sont sans remède.

Cf. La revue *Technique*.

1. — *Le programme d'enseignement.* Un mauvais programme d'enseignement constituerait un défaut radical. Le programme est-il défectueux? Existe-t-il un programme idéal?

Le programme est-il défectueux? A cette question, voici ce que répond la Compagnie Shawinigan dans l'annonce que nous avons citée plus haut: « Le programme de l'enseignement donné par ces écoles a été admirablement choisi pour relever le niveau des connaissances industrielles et, comme tel, a l'entier support des compagnies employant un nombreux personnel. »

Évidemment, la partie purement technologique et technique du programme ne peut être justement appréciée que par les industriels et les spécialistes. Il ne serait donc pas loyal de critiquer *a priori* ni d'après des principes arbitraires ou des théories n'ayant jamais subi l'épreuve de l'expérience. Les organisateurs et les directeurs ont consulté et discuté; ils sont prêts à discuter encore, à modifier même, si on leur prouve qu'une amélioration est possible et opportune.

Du reste, il serait imprudent de se hâter de juger: l'industrie qu'il faut alimenter en travailleurs de choix, poussé de multiples branches dans mille directions; chaque branche a des besoins particuliers; à chacun de ces besoins doit répondre un point du programme. Dès lors, on voit d'une part la complication possible et peut-être inévitable du programme et, d'autre part, la possibilité de divergence de vue parmi les intéressés. Chaque industriel voudra favoriser son industrie qu'il jugera supérieure à toutes les autres: il lui demandera donc une place d'honneur au programme et, à part lui, trouverait défectueux tout programme donnant la préférence à une industrie rivale. Tout cela nous fait comprendre la difficulté de tracer le programme d'études des écoles techniques et la question d'un programme idéal se pose naturellement.

Existe-t-il un programme idéal, pratiquement réalisable? Il faut distinguer. S'il s'agit d'une école très spécialisée, fondée dans un milieu particulier, pour un but également particulier, ou, si l'on préfère, pour une seule industrie ou un groupe d'industries tendant nettement vers une fin unique par des moyens déterminés et immuables, on peut affirmer qu'un tel programme existe. S'il s'agit de l'industrie en général avec son infinie variété, il faut encore distinguer: il peut exister un programme idéal, réalisable, pour donner une formation technique fondamentale par l'acquisition de toutes les connaissances générales nécessaires à toute industrie et par le développement des facultés intellectuelles et des aptitudes indispensables à tout métier et à tout art. Mais un programme donnant des « maîtres-ouvriers » pour toutes les branches de l'industrie, ne saurait être imposé à tous les élèves.

Il faut donc distinguer deux parties dans le programme: l'une pour la formation technique générale, l'autre pour les spécialités. L'appréciation de la Compagnie Shawinigan, transcrite plus haut, se rapporte évidemment à la première partie du programme; c'est, du reste, la plus importante, car l'ouvrier bien préparé est souple et facile à spécialiser du moment qu'il possède les qualités nécessaires à sa spécialité. C'est aux compagnies particulières à examiner la partie du programme qui les intéresse; elles sont invitées à donner leur avis, puisque c'est dans leur intérêt autant que dans celui des ouvriers que les écoles sont fondées.

L'insuccès ne proviendra donc pas du programme. Proviendrait-il du mode d'enseignement?

2. — *Le mode d'enseignement.* Un excellent programme peut donner de piètres résultats par la faute des professeurs ou par celle des élèves. Nous verrons plus loin la part que pourraient jouer les élèves dans l'insuccès de la formation technique. Disons ici un mot des professeurs.

Il faut trois groupes distincts de professeurs dans les écoles techniques: un pour la formation générale intellectuelle, un pour la formation générale technique, un pour la formation technique spéciale. Nous n'avons pas à faire ici le procès ni le panégyrique des professeurs: nous remarquons seulement que le choix a été basé sur la valeur des hommes et sur le but visé. Ceux qui ont l'expérience pour avoir enseigné ou pour avoir subi l'enseignement admettront sans peine qu'il est difficile de trouver des maîtres sans reproche et toujours égaux à eux-mêmes; ils admettront aussi que le professeur jamais critiqué par aucun élève n'existe pas; car, dans une classe il existe toujours quelque paresseux et un paresseux trouve toujours des imperfections dans ceux qui le font travailler. Il ne faut donc pas juger de l'enseignement par la critique isolée. Les fondateurs et les directeurs ont trop à cœur le succès de leur œuvre pour tolérer longtemps des maîtres indignes ou incompetents.

Il convient du reste de noter que l'acquisition d'un groupe idéal de professeurs est chose fort difficile. On sait que la vocation à l'enseignement suscite encore peu d'enthousiasme au pays; ceux à qui l'on confiera la formation générale intellectuelle devront posséder un ensemble de qualités rares chez un seul homme: vaste culture et connaissances étendues de l'industrie permettant de profiter des cours pour ouvrir des horizons et préparer l'enseignement technique; à ceux qui devront donner la formation technique générale il faudra aussi des connaissances très étendues et le talent de captiver tout en mettant à la portée de jeunes intelligences des principes difficiles à assimiler; ceux qui donneront l'enseignement technique spécial devront connaître la théorie et en montrer l'application avec aisance, dans un langage correct.

On nous dispensera de dire notre avis sur les professeurs actuels des écoles techniques pour la raison que la plupart nous sont personnellement inconnus.

3. — *Nombre et distribution des écoles.* On nous a fait observer que l'effet des programmes et des professeurs pouvait être entravé en partie par le nombre et la distribution des écoles. Voici l'argument dans toute sa force: si on multiplie les écoles, ou bien elles seront médiocres, faute de fonds, ou bien les dépenses seront exorbitantes. Le nombre nuira nécessairement à la qualité: 1° parce qu'on ne trouvera pas un personnel enseignant suffisant: on devra recourir à des professeurs médiocres; 2° parce que, pour remplir ces écoles il faudra accepter des élèves sans préparation ou dépourvus des qualités nécessaires pour un cours sérieux; 3° parce que l'apparition d'un trop grand nombre de techniciens discréditera la formation et rendra difficile l'obtention de positions lucratives: la conséquence sera le découragement, l'abandon d'études qui ne donnent rien. Si, au contraire, on se limitait à une seule école, parfaitement outillée, pourvue d'un personnel de choix, on formerait des experts recherchés par les grandes compagnies et qui feraient l'honneur de leur école.

Chose étrange, on faisait jadis au sujet de l'École Polytechnique de Montréal l'objection contraire. Nous lisons en effet dans le rapport de 1881, déjà mentionné: « On semble désirer la multiplication des écoles de ce genre, alléguant qu'il faut partout des hommes habiles, des ouvriers habiles. » Pour répondre à l'objection, le rapporteur distingue entre écoles polytechniques et écoles des arts et métiers. « Les secondes sont des écoles élémentaires, elles sont destinées à former des chefs d'atelier et des ouvriers habiles pour les industries où l'on travaille le fer et le bois, elles fournissent des contremaîtres d'usines, des mécaniciens pour prendre charge des ma-

chines à vapeur... » On s'attendrait à la conclusion que les écoles techniques peuvent être nombreuses mais que les écoles polytechniques doivent être rares. Le rapporteur montre bien par l'exemple de la France, de l'Angleterre, des États-Unis, que les écoles polytechniques doivent être rares; mais il paraît du même avis pour les écoles techniques, quand il écrit: « Quant aux écoles d'arts et métiers, il y en a trois en France pour une population de 36 millions d'habitants! Il est facile de voir que l'Europe, bien loin de posséder une multitude d'écoles spéciales n'en a au contraire qu'un petit nombre, et que nulle part on ne commit la faute de les multiplier, car ce serait les mettre toutes dans l'impuissance d'atteindre leur but et leur rendre tout progrès impossible. » On le voit, l'objection que nous avons signalée n'est pas neuve.

Or, la province de Québec possède de grandes écoles techniques à Hull, Montréal, Québec; un enseignement technique est donné à Grand'Mère, à Shawinigan, aux Trois-Rivières. Faut-il voir là un abus et regretter que la somme dépensée pour les écoles de Québec, de Montréal et de Hull n'aient pas été concentrée sur une seule grande école? Cette multiplication peut-elle nuire à la formation technique?

Il semble qu'il était impossible de concentrer l'enseignement dans une seule grande école. D'abord, à cause des risques et des dépenses, le gouvernement pouvait seul prendre l'initiative d'une pareille fondation. Mais le gouvernement ne peut faire fi des susceptibilités du peuple. Dès lors, où aurait-il placé cette école? Québec est la capitale; Montréal est plus populeuse, possède une industrie plus active, plus étendue. On sait, d'autre part, qu'il existe entre les deux villes une rivalité qui ressemble parfois à de la jalousie. Un particulier ou une compagnie qui dépense son argent peut laisser parler;

le gouvernement le peut difficilement. Après Québec et Montréal, Hull devait réclamer, en sa qualité de troisième ville de la province, avec ses 30,000 âmes, ses trente industries, sa réserve de près de 2,000,000 de chevaux-vapeur des rivières Gatineau et Ottawa. On a évalué à 85,000 âmes la population française répartie entre Hull et Ottawa et pouvant facilement bénéficier d'un enseignement technique donné à Hull. Il eût sans doute été difficile de faire accepter par Hull des leçons de Québec ou de Montréal!

Mais il y a autre chose qu'une question de susceptibilité respectable. Une seule école aurait nécessité le déplacement de nombreux élèves; ces élèves auraient dû pensionner dans une autre ville, à mœurs différentes; rester plusieurs mois sans la surveillance et les leçons des parents, à un âge où les passions battent leur plein; subir la compagnie d'amis dangereux, parfois d'émancipés précoces. Nous croyons que tous les amis sincères de ces jeunes gens auraient déploré leur condition et critiqué cette centralisation. En conséquence, les parents auraient hésité; beaucoup auraient absolument refusé de laisser partir leurs enfants. D'autre part, les dépenses de la pension auraient placé cette école hors de la portée de la majorité des ouvriers. Dès lors, ceux qui avaient surtout besoin d'être aidés parce qu'ils n'avaient pas les moyens de procurer à leurs enfants une instruction spéciale, n'auraient pu profiter de la fondation.

Et puis, l'École Technique doit chercher à faire pénétrer dans le milieu ouvrier le goût de l'étude uni au travail; pour cela, elle doit former un grand nombre d'ouvriers. On voit facilement les proportions que devrait prendre l'établissement chargé de contenir cette jeune population et on ne songe pas sans inquiétude aux conséquences de cette agglomération! Comment satisfaire à des besoins si divers? Les étudiants venus de

Grand'Mère se rattachent uniquement à la pulperie et à la papeterie; ceux de Shewinigan devront s'intéresser à la filature du coton et à plusieurs industries chimiques; ceux de Montréal ont un champ extrêmement vaste. Des écoles spéciales, placées dans les diverses localités industrielles, résoudre sans peine la question du programme; l'enseignement sera plus pratique; l'élève lui-même tâtonnera moins pour choisir sa voie, sera moins distrait, plus intéressé.

Ainsi, en face des avantages indéniables, la crainte que la multiplication des écoles techniques nuise à la formation en diminuant le budget, l'outillage, les professeurs, ne doit pas être exagérée.

Du reste pas n'est besoin que toutes les écoles soient sur le même pied, aient le même programme, le même outillage; c'est même le contraire qui doit avoir lieu, puisque les besoins diffèrent. Dès lors, rien n'empêche qu'une école, celle de Montréal par exemple, soit plus importante, mieux pourvue; des cours spéciaux peuvent y être donnés régulièrement qu'un petit nombre d'élèves pourraient venir suivre de Québec, des Trois-Rivières, de Hull ou d'ailleurs. On éviterait ainsi les agglomérations dangereuses; on ne multiplierait pas inutilement l'outillage et les professeurs spécialisés et l'on aurait quand même un enseignement à même de fournir des techniciens aux branches de l'industrie les plus exigeantes.

En somme, il ne semble pas que le nombre et la distribution des écoles constitue une lacune dans la formation technique.

La classe ouvrière profite-t-elle suffisamment de l'opportunité qui lui est offerte de s'instruire?

B. — LES OUVRIERS.

De ce côté il existe des lacunes indéniables, sérieuses. Quelques-unes seront comblées par les écoles; d'autres menacent de persister malgré les écoles, à côté des écoles.

1. — *Rareté des bons techniciens.* Le nombre des techniciens compétents est insuffisant. Ceux qui ont visité les usines, qui ont causé avec les chefs et les ouvriers, qui ont demandé des explications ont maintes fois, disons dans la majorité des cas, fait les constatations suivantes: peu d'ouvriers et même de contremaîtres parlent correctement leur langue, se servent des mots techniques français en usage dans leur spécialité, écrivent lisiblement, peuvent dessiner les machines qu'ils surveillent ou interpréter un dessin. Des contremaîtres devenus chefs d'usine ou d'industrie et travaillant pour leur compte ne savent pas rédiger un contrat et sont obligés de recourir à d'autres pour les calculs ordinaires de leur comptabilité ou des soumissions. Aux ordres donnés à leurs subalternes, des contremaîtres ajoutent de vagues affirmations ou des raisons et des principes improvisés trahissant immédiatement l'ignorance. Si on demande des explications, prudemment, on est d'abord traité de haut, avec un air de suffisance ou de protection qui croit en imposer; si on insiste, si on creuse, si on montre qu'on y voit un peu clair, on est rapidement enseveli sous un monceau de grands mots; si on se déterre pour insister encore, pour discuter, on se fait parfois éconduire sans cérémonie, le plus souvent on reçoit un mélange de compliments banaux et d'explications vagues. On sort en regrettant que des hommes habiles, intelligents n'aient pas pu ou pas voulu mieux développer leurs talents.

Les ouvriers eux-mêmes constatent et avouent la rareté des bons techniciens. S'il s'agit d'eux-mêmes, ils font volontiers étalage, entre eux, de leur habileté et de leurs connaissances; avec les inconnus ils sont plus circonspects; mais une fois leur confiance gagnée, ils discutent leur situation avec une entière franchise: tout en se disant facilement victimes de l'injustice et de la force, ils avouent que si leurs salaires ne sont pas plus élevés,

s'ils n'ont pas d'avancement, c'est qu'ils ne sont pas assez instruits. Qui n'a entendu un bon ouvrier déplorer son ignorance ou donner aux jeunes le conseil d'étudier, d'utiliser tous leurs instants pour se développer ?

On sait avec quelle facilité les ouvriers apprécient leurs contremaîtres. Les plombiers, les électriciens, les menuisiers, les mécaniciens se jugent entre eux avec sévérité. Il faut qu'un chef ait une supériorité indiscutable et le don de gagner leur confiance pour trouver grâce à leurs yeux; la critique se montre d'autant plus acerbe que le contremaître cherche parfois à couvrir la débilité des raisons ou des explications qu'il apporte par l'aplomb et la force des affirmations. Aussi bien faut-il être prudent en écoutant ou en interrogeant des ouvriers sur le compte de ceux qui les commandent; on peut provoquer des jugements téméraires et des calomnies. Mais il reste que très souvent des ouvriers sérieux et intelligents se plaignent de l'incompétence de leurs chefs avec des faits qui ne prouvent que trop. Un exemple entre mille: un électricien ayant reçu l'ordre d'installer une lampe sur un circuit constate que le courant est de 220 volts alors que la lampe n'est faite que pour 110; il avertit son contremaître qui lui dit: « Installe la lampe, puis tu mettras des fusibles plus faibles: il y aura compensation! »

Les compagnies constatent aussi et se plaignent de la rareté des techniciens. Mais ici il faut distinguer les grandes compagnies des petites. Les petites compagnies sont parfois faciles à contenter; par économie, elles se passent d'ingénieurs et confient la direction à un simple contremaître qui devient tout-puissant, grâce à l'ignorance des organisateurs et des actionnaires. Dans ces compagnies les plaintes sont rares: mais quelles tristes constatations on fait quelquefois! Dans les grandes compagnies des experts sont à la tête, ayant sous leurs ordres

des contremaîtres et de simples ouvriers. Or, les contremaîtres se plaignent fréquemment des ouvriers et les ingénieurs des contremaîtres: les déficits de la formation technique se manifestent surtout par la fréquence des erreurs et la lenteur de compréhension: « Il faut répéter dix fois et rester toujours à côté pendant l'exécution des ordres! »

2. — *Échecs industriels.* On ne se doute généralement pas du nombre d'entreprises industrielles qui s'écroulent chaque année. Deux séries d'enquêtes nous ayant amené à écrire plusieurs milliers de lettres à des compagnies, nous avons constaté, soit par les notices historiques reçues, soit par les changements survenus dans le but et la direction en un an ou deux, qu'une proportion élevée des petites compagnies disparaissait ou se métamorphosait annuellement. La curiosité une fois éveillée, nous cherchâmes les causes. Un examen sérieux et la discussion avec les directeurs nous ont montré que l'incompétence était souvent un facteur dans la faillite. Cette incompétence se manifeste de plusieurs manières: 1° les organisateurs décident de fonder une compagnie pour installations électriques, chauffage central, tournage du fer, tuyauterie, etc.: plusieurs sont des ouvriers sans instruction; d'autres ont de l'argent mais ignorent complètement le métier; 2° les contremaîtres qui ont toute la responsabilité de l'exécution ont une certaine habileté, mais n'ont pas les connaissances requises pour prévoir le coût: des contrats sont signés à perte; 3° les ouvriers chargés de l'exécution n'ont pas la compétence voulue: les machines sont promptement hors de service, tandis que les clients refusent les produits; 4° quelquefois la faillite est déclarée avant la fin de l'installation: l'inexpérience a fait viser trop haut pour l'argent disponible; ou bien, de grosses sommes ont été gaspillées pour l'achat de machines inutiles mais réclamées par un contremaître

surfait par des directeurs ignorants; 5° enfin, l'entreprise est parfois vouée d'avance à la stérilité: on forme une compagnie sans s'assurer des besoins de l'industrie, sans connaître les concurrents, sans étudier les méthodes différentes de fabrication. En somme, la part de l'ignorance, le défaut de formation technique joue un rôle indéniable dans les échecs industriels, au moins dans ceux de second ordre.

Il existe un autre genre d'échecs. Ceux-là ne sont pas connus du public; ils font généralement perdre peu d'argent, mais, par contre, consomment beaucoup de temps. Nous voulons parler de la recherche de brevets. Un très grand nombre d'ouvriers habiles, possédant certaines connaissances, essaient d'inventer, qui une machine nouvelle, qui un produit: un menuisier rêvera de fabriquer un ameublement complet, peu encombrant, pour les jeunes ménages; un plombier cherchera un nouveau radiateur; un électricien se voit détenteur de brevets pour un fusible ou un commutateur; un ouvrier de garage songe à un accumulateur. Toutes les branches de l'industrie ont d'innombrables chercheurs parmi les contremaîtres et les simples ouvriers. A en juger par ce que nous avons personnellement constaté, la liste de ces chercheurs doit être démesurément longue. Nous devons à la vérité d'avouer que pour les projets qui nous ont été soumis, la proportion de ceux manifestant des lacunes lamentables dans la formation était d'au moins quatre-vingt-dix pour cent! Tantôt un article similaire ou meilleur existait déjà; tantôt le produit envisagé était sans débouché; très souvent on voulait concilier l'inconciliable; produire de l'énergie sans en dépenser, obtenir un rendement de plus de cent pour cent!

Les lacunes que nous venons de constater par la rareté des bons techniciens et les échecs industriels diminueraient considérablement grâce à l'expansion de l'en-

seignement technique. Malheureusement nous avons à signaler une lacune plus grave au sujet de cette expansion.

3. — *L'apathie pour les écoles techniques.* Les compagnies, les ingénieurs, les contremaîtres, les ouvriers eux-mêmes reconnaissant le besoin d'une sérieuse formation technique, il était naturel de s'attendre à un véritable enthousiasme pour les écoles techniques. Nous avons écrit le mot apathie; d'aucuns le trouveront exagéré: c'est un peu notre avis. Cependant, si l'on songe d'une part aux besoins du pays et des ouvriers et, d'autre part, à l'extraordinaire facilité offerte par les écoles techniques de la province de Québec on ne peut guère traduire autrement le sentiment qu'on éprouve.

Est-ce à dire que les écoles soient vides? Non; mais beaucoup de ceux qui pourraient et devraient les fréquenter paraissent les ignorer: celui des fondateurs qui a eu la part principale dans leur création nous a dit au sujet de celle de Montréal: « Nous avons fondé une école pour nos petits Canadiens français et elle est remplie de petits Anglais et de petits Juifs! »

Deux faits prouvent que ces écoles ne sont pas suffisamment appréciées: la difficulté du recrutement parmi les ouvriers pour qui elles sont surtout fondées et le manque de persévérance des élèves qui commencent. Le premier fait nous a été signalé par des autorités; nous avons constaté le second nous-mêmes à maintes reprises en causant avec des jeunes gens qui avaient interrompu leurs études ou qui songeaient à les interrompre.

En cherchant l'explication de ces deux faits il est difficile d'échapper à la conclusion que les écoles techniques sont insuffisamment connues du public, notamment de la classe enseignante et de la classe ouvrière, et qu'elles ne trouvent pas, parmi ceux qui croient les connaître, toute la sympathie qu'elles méritent.

III.— LES CAUSES

Sans chercher à classer les causes des lacunes que nous venons de signaler, nous allons en examiner six: la dépréciation de l'apprentissage, la concurrence de l'agriculture, la hantise des professions libérales, la défiance vis à vis des écoles techniques, la hâte de gagner et d'être libre, la peur de l'effort.

1. — *La dépréciation de l'apprentissage.* L'apprentissage disparaît rapidement: tous les bons vieux ouvriers le constatent et le déplorent. Dès sa sortie de l'école, le jeune ouvrier qui cherche de l'ouvrage met deux conditions à ses engagements: un salaire élevé et l'égalité de rang; il est homme comme les autres, donc il doit gagner autant que les autres sans être leur serviteur.

D'où vient cette mentalité? De l'esprit d'indépendance, de suffisance, développé par le socialisme. Volontairement ou inconsciemment les patrons l'ont favorisé en donnant à des enfants des postes importants: il le fallait bien quand le travail pressait et que les ouvriers manquaient. D'autre part, l'abus que certaines compagnies ont fait des ouvriers sans travail ont conduit au même résultat. On sait que des maisons ont une échelle d'employés: au bas de cette échelle sont des commissionnaires, des balayeurs, qui attendent, pour monter, qu'un ouvrier plus élevé s'en aille: ils attendent parfois plusieurs années, avec un salaire ridicule, sans même être initiés aux grades supérieurs. On les console en leur parlant de formation, de préparation, d'apprentissage: les mots font horreur et cette horreur persiste quand on les applique à l'école.

La suffisance qui fait repousser l'apprentissage par le jeune ouvrier est une forme de la conscience qu'il a de sa dignité d'homme. Dignité d'homme? peut-être. Mais

il y a aussi une dignité d'ouvrier, un honneur professionnel. Sans doute, l'employeur doit respecter l'ouvrier; mais l'ouvrier doit se respecter et respecter l'employeur par un travail irréprochable pour sa quantité et sa qualité. Or, la persuasion semble prévaloir qu'on en sait toujours assez, qu'on fait toujours assez et assez bien pour ce qu'on gagne.

L'apprentissage disparaît parce que l'honneur professionnel disparaît. Après tout, l'ouvrier n'est peut-être pas seul responsable: l'industriel moderne exige de lui qu'il fasse vite, qu'il lutte contre la machine. Or, pour faire bien, pour voir à tous les minuscules détails, il faut du temps. Aussi, rares sont les ouvriers qui ont la vanité du fini: le grand nombre se contente du convenable, du satisfaisant. Comme, d'autre part, on a déshabitué le client de l'objet parfait, pourquoi ferait-on à l'ouvrier le reproche de ne pas donner plus qu'il n'est exigé par l'acheteur et le patron?

Cependant l'ouvrier n'admet pas aisément que son travail soit médiocre: il le dit irréprochable, parfait, égal ou supérieur à celui de tout concurrent. C'est l'idéal qui a changé. L'ouvrier est même la première victime de ce changement, qui a permis le triomphe de la machine sur l'intelligence.

Il n'en reste pas moins que l'ouvrier croit avoir raison de ne pas comprendre la nécessité de l'apprentissage: pour tourner du bois ou du fer, il suffit de déplacer un ciseau, de manœuvrer une roue de commande; pour chauffer il suffit d'ouvrir les portes et de jeter quelques pelletées de charbon; le menuisier n'a besoin que d'un solide bras pour manier le marteau ou la scie ou d'un peu de prudence pour maintenir les planches sur la machine; pour ajuster ou modeler, que faut-il? une bonne lime, une équerre bien droite, un étau robuste. Tout le monde sait faire cela, et l'on voudrait tenir deux ou trois

ans à l'ancre un jeune homme qui a besoin d'argent! Dans la construction, qui ne peut aligner des planches ou des briques? Non seulement le jeune ouvrier ne reconnaît pas son infériorité, mais il a sur ses aînés l'avantage de l'agilité: en fait, il *abat* parfois plus de travail que les vieux. Dans la plomberie et l'électricité, c'est souvent l'aide qui porte le poids du jour: il manie la filière, coupe les tuyaux, porte les charges, tandis que son compagnon le regarde, lui donne des ordres, prend les mesures, reçoit les directions du contremaître, toutes choses que l'apprenti ne trouve nullement difficiles ni au-dessus de sa compétence!

Faut-il regretter cet abaissement de l'idéal et la disparition de l'apprentissage? Nous n'avons pas à étudier cette question ici; mais il est certain que le succès des écoles techniques en dépend un peu. Un peu, disons-nous, parce que la perspective de l'argent à gagner peut en partie remplacer l'idéal.

2. — *La concurrence de l'agriculture.* Nous espérons ne pas scandaliser par le titre de ce paragraphe! Notre intention n'est pas de condamner ni de critiquer les apôtres de la colonisation. On comprendra facilement notre pensée en lisant le passage suivant publié dans le numéro d'octobre 1927 de *la Science moderne*, sous le titre: « Une erreur: le Canada simple fermier. » « *Le Journal des Débats*, dans une étude que lui envoie son correspondant de Londres, constate que c'est une erreur de considérer généralement le Canada comme un pays agricole, car le développement industriel y fait des progrès aussi rapides que le développement rural. En 1925, la valeur de la production agricole du Canada a été de 1 milliard 153 millions de dollars, et celle de la production industrielle, de 1,311,025,000 dollars. »

L'examen de l'*Annuaire du Canada* à l'article des manufactures et à celui du travail et des salaires, fournit

la matière de sérieuses réflexions. Nous ne pouvons transcrire ici des chiffres que le Bureau des Statistiques d'Ottawa fournit gracieusement à qui les demande. La conclusion qui s'impose par l'inspection des chiffres c'est l'immensité des progrès de l'industrie depuis 1915. L'élan donné par la guerre et qui porte la valeur brute des produits à 3,772 millions de dollars en 1920, ne pouvait évidemment pas persister; mais les chiffres donnés pour 1925 et ceux de 1926, dépassant 2 milliards, montrent que le facteur industrie ne peut être négligé. D'autre part l'étude de la main-d'œuvre prouve que l'industrie distribue annuellement des millions de dollars en salaires et emploie un nombre croissant d'ouvriers: on note même, pour certaines années, une diminution parmi les travailleurs des champs et une augmentation dans les usines.

Le mot erreur cité plus haut devrait probablement être remplacé par celui de distraction; mais il semble bien que plusieurs n'aient pas remarqué suffisamment les progrès de l'industrie: on voulait retenir sur la ferme les cultivateurs qui s'ennuyaient à la campagne; c'était très bien; on voulait envoyer à la campagne les sans-travail: c'eût été bien, mais fort peu se laissent gagner. Le goût des usines américaines gagnait-il des groupes canadiens? on leur parlait d'agriculture: la docilité manquait quelquefois et l'émigration continuait. Cependant les mines se développaient rapidement et fournissaient à l'industrie une matière première abondante; les chutes majestueuses des rivières cédaient leur énergie à la science des ingénieurs; cette énergie, transformée en électricité, allait au loin alimenter les usines en force motrice. L'industrie avait donc deux choses importantes: la matière à transformer et l'énergie. Il lui fallait un marché et la main-d'œuvre. Le marché devenait possible par le développement rapide du commerce; il devenait abordable grâce à l'abondance et au bas prix de l'énergie électrique; la

main-d'œuvre que les Canadiens ne pouvaient ou ne voulaient fournir, on l'obtenait à meilleur marché du flot des immigrants.

Dans l'éducation, un mot sur l'industrie pendant la leçon de géographie laissait à peine soupçonner la situation. D'autre part, la tenue des livres faisait plutôt penser au commerce et aux bureaux. Il en était ainsi, même à la campagne, et c'est un reproche que nous avons entendu bien des fois.

L'importance de l'agriculture est indéniable; le travail dans les usines n'est pas l'idéal; mais, d'une part, tout le monde ne veut ni ne peut vivre à la campagne et, d'autre part, il faut des ouvriers dans les usines: pourquoi les sans-travail qui songent à s'expatrier ne seraient-ils pas dirigés vers l'industrie? Il ne faut du reste pas confondre l'industrie et l'usine; il existe des branches de l'industrie où l'hygiène est respectée, des branches qui tiennent leur personnel au grand air une partie de l'année. D'ailleurs il ne faudrait pas calomnier la vie d'usine: il n'est pas sûre que celle de bureaux lui soit toujours préférable et, pourtant, combien d'éducateurs ont préparé des candidats pour la comptabilité qui n'ont pas songé à augmenter le nombre des contremaîtres?

En somme, si on a pu donner à l'agriculture la première place, s'il est à souhaiter qu'elle garde cette place, il faut tenir compte de la situation: l'industrie fournit du travail, de bonnes places, de bons salaires. Si on refuse ce travail, si on méprise ces places, si on dédaigne ou ignore ces salaires, d'autres y verront et un jour on s'apercevra que toute une catégorie de la population canadienne quête de l'ouvrage... les premiers arrivés surveilleront et seront grassement payés; les derniers feront le travail!

Donc il ne faudrait pas négliger l'industrie. Mais il ne faudrait pas non plus se limiter à un petit nombre de bran-

ches. La menuiserie, la plomberie, l'électricité ont leurs attraits et leurs avantages, mais d'autres métiers paient largement si on fait les sacrifices nécessaires pour s'y préparer.

Du reste, l'agriculture elle-même a besoin de techniciens. Il lui en faut pour la construction et la réparation de ses machines; il lui en faut pour la transformation de ses produits. Et il serait à souhaiter que les jeunes gens qui ont décidé de quitter la ferme pour s'enrôler dans la classe ouvrière soient dirigés de préférence vers les branches industrielles qui restent en contact avec l'agriculture, afin de les éloigner le moins possible du milieu où la Providence les a fait naître.

3. — *La hantise des professions libérales.* Lorsque dans une famille un jeune homme a décidé de faire quelque chose et de devenir quelqu'un, s'il ne se sent pas de vocation pour l'état religieux, il est entendu qu'il doit être avocat, médecin ou notaire et c'est pour cela qu'il se dirige vers un collège classique. L'instruction supérieure n'est pas nécessaire à l'artisan.

Telle est la mentalité d'un grand nombre de familles. Les parents, la mère surtout, verse d'avance des larmes de joie en voyant son fils, grand médecin, avocat célèbre, notaire recherché: elle vit avec lui ses derniers jours, tranquille, honorée. Un médecin, un avocat, un notaire est toujours bien vêtu, somptueusement logé, toujours riche: les dollars se gagnent par cinq et dix à la fois, pour une petite visite, une courte consultation. Pourrait-on lésiner devant les sacrifices demandés pour conduire à la fortune et à la gloire un jeune homme intelligent *comme pas un*? Et on fait, sans compter, les sacrifices; s'il le faut on vendra une partie des meubles pour solder les dernières factures du collège ou de l'université. Quand le garçon sera reçu, ce sera l'affaire de quelques mois pour combler les vides!

Il semble qu'on ne doive pas travailler quand on est instruit!

Travailler! il le faut quand même si le pain manque; mais on cherchera plutôt le travail qui se peut faire avec des gants aux doigts et en habit de dimanche! Ainsi s'explique le nombre considérable de garçons d'hôtels, de facteurs, de garde-moteurs, de chauffeurs d'automobiles qui ont commencé des études supérieures et les ont abandonnées. Beaucoup ont une santé robuste, une adresse remarquable; avec leur instruction et leur formation générale, ils auraient rapidement gagné une position enviable dans une industrie. L'idée ne leur en est même pas venue! Le vent ne souffle pas dans cette direction!... Si la route était à recommencer, des notaires, des avocats, des médecins seraient techniciens! Nous en connaissons qui regrettent de ne l'être pas.

4. — *Défiance vis à vis des écoles techniques.* Cette défiance n'est pas générale; elle a diminué considérablement; mais il en reste des traces visibles. En quoi consiste-t-elle? Quelle en est la cause?

Les écoles techniques ont été créées par le gouvernement; elles sont subventionnées par lui, dirigées par des directeurs choisis par lui. Or, on le sait, tout ce qui touche au gouvernement ou émane de lui inspire de la méfiance: facilement on y voit une machine à élections, un pensionnat pour les favoris, un centre pour endoctriner les partisans. On va jusqu'à craindre de contracter des obligations, qu'on partage ou non les idées du parti au pouvoir. Cette crainte est quelquefois suffisante pour briser une carrière: à preuve un jeune polytechnicien qui avait le goût et toutes les qualités pour faire un excellent ingénieur de mine et qui interrompit ses études le jour où il lui fut impossible de se placer à moins de prendre du service au Bureau des Mines!

Il n'est pas douteux que des parents qui accepteraient sans trop de frayeur l'intervention du gouvernement dans l'école, redoutent la direction et l'enseignement laïque.

Du moment qu'on admet la nécessité de la formation technique on doit admettre l'opportunité, la nécessité des écoles techniques. Or, il est assez difficile de concevoir une école technique moderne, convenablement outillée, où les professeurs laïques ne soient pas en nombre et qui ne soit pas subventionnée par les pouvoirs publics. Car il faut de nombreux professeurs et parmi eux il faut une forte proportion d'experts, unissant la science à la pratique. Il est difficile que ses maîtres-ouvriers ne soient pas des laïques. Si, d'autre part, on ne reçoit à l'école que les jeunes gens ayant une préparation intellectuelle avancée, la formation sera surtout technique; donc la majorité des professeurs sera prise parmi les techniciens gradués. Nous parlons évidemment des grandes écoles chargées d'alimenter en contremaîtres toutes les branches de l'industrie. Dans les écoles spécialisées, comme à Grand'Mère, le cours est donné par les religieux, mais complété par un enseignement et des exercices techniques sous la direction de spécialistes laïques pour le travail du bois et du fer.

La crainte de l'école laïque n'est pas toujours sans fondement pour les parents et les directeurs d'âmes et les dangers deviennent particulièrement inquiétants pour les groupes d'ouvriers de quinze à vingt ans. Mais le mal n'est pas sans remède comme nous le verrons dans la dernière partie de notre étude.

Que la défiance soit justifiée ou non, elle peut nuire et nous croyons qu'elle a considérablement nui à l'essor des écoles techniques. Les jeunes gens ne peuvent les fréquenter sans l'assentiment de leurs parents; les parents ne donnent pas cet assentiment sans consulter. Or, il semble qu'on ait hésité à encourager la fréquentation des écoles techniques. Le peu de secours religieux assuré à cette agglomération de jeunes gens en pleine croissance

a certainement inquiété beaucoup de prêtres et de parents. Il y a là, de fait, une objection sérieuse. Les fondateurs n'ont pas eu totalement tort de conclure du petit nombre des visiteurs et de la lenteur de l'enthousiasme à une apparence de froideur, dont l'explication n'est pas difficile à trouver.

En cherchant à connaître l'influence relative de chacune des causes signalées jusqu'ici pour expliquer les lacunes constatées dans la formation technique, nous sommes parvenus à la conclusion que, depuis la fondation des écoles techniques, c'est la défiance inspirée par ces écoles, jointe à l'état de gêne des pères de famille nombreuse, qui a amorti l'enthousiasme du public. Ajoutons toutefois que cette remarque s'applique surtout à la région de Montréal.

5. — *La hâte de gagner et d'être libre.* D'après ce que nous avons vu sur l'instruction générale préparatoire à un bon enseignement technique, les élèves ne peuvent guère être admis dans les écoles avant seize ans: ils ne finiront donc leur cours que vers leur vingtième année. En conséquence, de dix-sept à vingt ans, ces jeunes gens, appartenant pour la plupart à la classe ouvrière, restent à charge à leur famille, continuent de dépenser pour leur instruction. Les parents qui ont déjà tant fait de sacrifices et qui continuent d'en faire, laissent parfois échapper des mots qui vont au cœur: « Si tu peux enfin gagner ta vie ». « Il sera temps de t'établir, de te marier, avant que tu ais gagné un sou. »

Sans doute la rétribution exigée par l'école est faible; mais le jeune homme fait d'autres dépenses: livres, théâtre, cinéma, petits voyages, cigarettes. Et puis l'on est à un âge où l'avenir fait rêver: on commence à regarder par-dessus la barrière; quelquefois le cœur s'échauffe: une rencontre imprévue fait surgir des amitiés; pour se rendre plus aimable, il faudrait un peu d'argent qui se chan-

gerait tantôt en chocolat, tantôt en billet de théâtre. Et la malheureuse bourse est toujours vide!

Cependant on revoit ses compagnons d'enfance: eux ont fini leurs études à l'école ordinaire; ils travaillent, ils gagnent, qui deux piastres, qui cinq piastres par jour; au lieu de demander de l'argent à leurs parents, ils leur en donnent; ils en ont quand même toujours dans leur poche, pour leurs cigarettes, leurs billets de tramways, leur amie. Le soir, quand le travail arrête, c'est la liberté complète: pas de leçons; tandis que le technicien qui veut réussir doit travailler le jour, le soir, le dimanche; on lui conseille même de profiter de ses vacances pour renforcer les points faibles! Quelle vie, grand Dieu! quand on approche de vingt ans! Quelquefois le persiflage s'ajoute à tout le reste: « Pourquoi perdre ton temps? Tu en sais bien assez: je gage qu'avec tout ton bagage de science tu n'obtiendras jamais une place aussi avantageuse que la mienne. »

Or, un jour le jeune technicien entend parler d'une position libre; elle est excellente et on la lui offre: quatre dollars par jour, avec promesse d'augmentation. Ce qu'il en circule d'idées dans ce cerveau de dix-huit ans! De l'argent! la liberté! plus de classes! Sous peu la fondation d'un foyer heureux!

La tentation d'interrompre le cours n'est malheureusement pas une fiction. Nous savons que beaucoup l'ont éprouvée et nous ne pouvons affirmer que tous l'aient vaincue. Il nous vient ici à la mémoire un fait concernant l'École Technique de Montréal: un jour des fondeurs y vinrent de Détroit pour engager des ouvriers: nous ne nous rappelons pas le salaire qu'ils offraient, mais il était élevé. La tentation fut trop forte pour quelques-uns. Comme, cependant, le départ à l'insu des parents était impossible, le consentement fut demandé. Dans un cas qui nous fut soumis, les parents

eurent quelque difficulté à empêcher le départ de leur fils; ils essayèrent en vain de le dissuader par le raisonnement; ils durent faire acte d'autorité. Nous pouvons dire que le jeune homme intéressé ne regrette pas d'avoir obéi et fini son cours.

Quel est le nombre des jeunes gens qui pourraient suivre un cours technique et en sont détournés par l'appât de l'argent et la soif de la liberté? Impossible de le dire, mais, à en juger par la violence de la tentation, nous croyons ce nombre considérable. Quel est le nombre des élèves qui interrompent leur cours sous la poussée de la même tentation? Les listes des écoles ne permettent pas de répondre avec précision, parce que l'interruption peut provenir d'une autre cause: santé physique, changement de fortune, modification des goûts, développement, par les études, d'un talent inconnu.

Quelle que soit la raison qui fasse changer d'idée, l'interruption des études nuit aux écoles. Le jeune ouvrier, pour se disculper, ne parle pas toujours avec respect de ses anciens maîtres. Il a des phrases dures contre la sévérité des chefs qui ne trouvent jamais un travail assez parfait. Comme le ridicule est un argument facile, on s'en sert largement.

Il est clair que le tort fait aux écoles techniques par ceux qui n'y terminent pas leurs cours ne prend de l'importance que dans les milieux d'où sont absents les techniciens gradués. Ceux-là, par leur parole et leur exemple, ont vite fait de détruire la calomnie et la mauvaise impression des enfants prodiges.

6. — *La peur de l'effort.* Se former pour mieux travailler; peiner trois ans pour se mieux former; pendant ces trois ans sacrifier les amusements à l'étude sérieuse, prolongée, alors que d'autres s'amuse... quelle volonté il faut dans l'effort! Oui, et cette volonté faiblit ou même manque parfois totalement, et voilà pourquoi on

refuse la formation technique, voilà pourquoi on s'arrête en chemin. Ne nous en scandalisons pas outre mesure car nous constatons simplement un défaut de la nature humaine. Sans espérer le supprimer, cherchons à le mieux comprendre, à voir ses ravages, à connaître la responsabilité individuelle.

Il est clair d'abord que le manque de volonté, que la peur de l'effort en présence de l'idée d'une formation technique suffit pour détourner beaucoup de jeunes gens ou pour les arrêter après quelque temps. Ce que nous avons dit de la tentation de l'argent et de l'amour de la liberté nous fait entrevoir le nombre et l'acuité des sacrifices que cette formation exige. Ajoutez à cela : l'étude elle-même, toujours pénible par la captivité qu'elle impose aux sens chez les jeunes gens ; la monotonie de la vie écolière pour de grands garçons que l'avenir attire ; l'austérité du règlement à un âge où le sang bouillonne, où la langue vibre si vite ; la lenteur, l'agacement d'un travail manuel sans cesse à recommencer sous la surveillance d'un maître exigeant ; çà et là des déceptions : réprimande, alors qu'on s'attendait à un compliment, insuccès à un examen.

Mettez-vous un instant à la place de ce jeune homme de seize ans qui, depuis au moins deux ans, avait hâte d'en finir avec l'école ; il en a fini avec une... recommencer !... trois ans !... tandis que tout l'attire au dehors ! Essayez de le convaincre : son intérêt, son honneur, celui de sa famille, l'honneur et le bien du pays... Comme tout cela est vague, vaporeux, en présence du poids des sacrifices certains et des plaisirs entrevus, convoités, irrésistibles ! Tout de même, soit persuasion, soit autorité des parents, le jeune homme se décide à l'étude. Tous les jours la lutte est à recommencer : si le respect de l'autorité paternelle diminue, si les parents hésitent ou chan-

gent d'idée, le jeune homme qui est à l'affût de toutes les chances, en profite... Malheureusement les parents n'ont pas toujours le courage d'imposer des sacrifices sauveurs: nous nous rappelons à ce propos la réponse d'un supérieur de collège à qui nous demandions pourquoi il y avait si peu d'élèves dans les hautes classes alors que les classes inférieures étaient si nombreuses, pourquoi pareil déchet: « Inconstance des parents devant l'inconstance des enfants. »

Voilà donc le problème: inconstance de la volonté en face de l'effort pénible, prolongé. Il serait inutile de chercher à le nier. Si l'héroïsme consistait à faire des actes violents, brillants, immensément coûteux mais instantanés, tous nos jeunes gens seraient héroïques; si le succès ne supposait que l'habileté, l'agilité, l'intelligence, la plupart de nos jeunes gens réussiraient. Pour former des hommes, maîtres de leurs sens, il faut davantage: une volonté toujours agissante, sans cesse soutenue par une intelligence calme et montrant un idéal; il faut un sacrifice continue et continuellement accepté. Parce que la volonté manque, parce qu'on ne la développe pas, beaucoup de jeunes gens restent médiocres qui pourraient occuper les premières places! Beaucoup d'autres ne trouvent pas de travail parce qu'ils ne savent pas de métier, parce qu'ils n'ont pas eu l'énergie nécessaire pour apprendre à travailler!

Qui faut-il blâmer? Le milieu, les jeunes gens eux-mêmes, les parents.

La responsabilité du milieu est fort atténuée, car le milieu est beaucoup ce que nous voulons qu'il soit. Du reste, s'il offre de nombreuses tentations, ce sont autant d'occasions pour la volonté de vaincre et de se fortifier. Pourquoi faut-il que se soit surtout des occasions de défaites et d'affaiblissement?

Quels sont, dans le milieu où vit la jeunesse, les facteurs dangereux pour la vie intellectuelle et le travail sérieux? Ce sont surtout l'attraction sensuelle et le bien-être.

Par attraction sensuelle nous entendons cet empire que le monde extérieur exerce sur tous les sens, qui les avive, les rend insatiables. Le bien-être, le confort a créé l'habitude de ne rien refuser au sens. On voit la conséquence: le jeune homme respire un air de plaisirs, d'amusements, d'émotions; c'est le règne de la matière et des vibrations nerveuses: la fin de la vie devient le bonheur présent. Le grand malheur, c'est que ce bonheur est exclusivement sensible: le plaisir intellectuel n'est plus au programme; il est inconnu, insoupçonné. Dès lors, comment obtenir les sacrifices des sens nécessaires pour remettre à leur place l'intelligence et la volonté? Vainement parlerez-vous d'idéal: cent millions de voix plus fortes que la vôtre trouvent un puissant écho dans des âmes que vos paroles révoltent.

Et cet empire du milieu sur les sens est particulièrement funeste à la classe ouvrière. Tandis que le rentier fatigué des plaisirs peut trouver du repos dans le travail intellectuel, l'ouvrier lassé par le travail et la monotonie de la vie cherche une compensation dans les plaisirs. Pour lui, les plaisirs sont nécessairement l'exception; mais par cela même, ils ne saturent jamais l'âme. Ils deviennent ainsi un idéal justifiable, nécessaire et suffisant. Et puis l'ouvrier se sent d'autant plus excusable qu'il n'a pas toujours, dans ceux qui ont plus de temps et plus de facilité, l'exemple d'une vie supérieure à la sienne.

Est-ce à dire que les jeunes ne pourraient pas, ne doivent pas réagir? Non, ils gardent leur propre responsabilité dans la formation de leur volonté. Comme catholiques, les principes qu'ils ont appris dans leur enfance, les exemples qu'ils ont eus dans leur famille et au dehors,

les sacrifices qu'on leur a conseillés ou imposés, ont donné à leur volonté une certaine énergie. Ils en retrouveront facilement les traces dans leur vie d'écolier. Mais à mesure qu'ils grandissaient, leur liberté a augmenté: comment en ont-ils usé? Parallèlement, leur intelligence guidée par des maîtres expérimentés et sûrs leur a permis de distinguer le vrai du faux, l'utile de l'amusant, le devoir du plaisir. Quand le temps est venu, au sortir de l'école élémentaire, de choisir une voie, ont-ils réfléchi, ont-ils consulté? Qui ont-ils écouté? les parents, l'honneur, le devoir ou bien les amis jouisseurs, les plaisirs? l'idéal ou bien le monde enchanteur? Parmi ceux qui ont voulu être des hommes et faire quelque chose, combien ont accepté les sacrifices inséparables du but visé? Combien ont tracé aux amusements honnêtes la limite au delà de laquelle il y aurait empiètement sur le temps requis par leur idéal? Nous avons eu maintes fois l'occasion de mettre sur deux lignes parallèles les heures d'étude et les heures de jeux de jeunes gens passant pour des modèles: dans la grande majorité des cas il y avait deux et trois heures de jeux pour une d'étude.

Il faut compter aussi avec les distractions qui viennent ronger une partie importante du temps voué à l'étude. L'imagination et l'attention allant facilement là où vit le cœur et le cœur vivant surtout là où les sens ont plus de satisfaction, le professeur est moins intéressant que le souvenir d'une partie de balle au camp. Combien de jeunes gens, par des fréquentations prématurées, attachent imprudemment leur cœur: comptez, si vous le pouvez, les heures sacrifiées à la rêverie, aux colloques émus! Le choix des compagnons n'est pas toujours suffisamment raisonné: au lieu de s'unir à ceux qu'on peut comprendre, qui peuvent comprendre et aider, on se lie d'amitié avec les premiers venus, parce qu'ils sont drôles: de là d'interminables promenades sans but, des con-

versations creuses, quelquefois le danger d'entraînement à la boisson, toujours une consommation formidable de cigarettes au détriment de la mémoire; par-dessus le marché, le dégoût de l'étude.

En somme, le jeune homme n'utilise pas assez l'énergie acquise pendant son enfance pour continuer de développer sa volonté; il s'expose à lier des amitiés, à contracter des habitudes qui prendront son temps, voileront son but. Pour avoir de la volonté il faut d'abord ne pas travailler à détruire les germes de celle qu'on a. Les parents se laissent mener à la fois par le milieu et par leurs enfants: le milieu leur fait croire que leurs enfants doivent sans cesse jouir; leurs enfants croient avoir le droit d'exiger d'eux tous les plaisirs. Quand les enfants grandissent, les plaisirs coûtent plus cher; en peu de temps les revenus sont absorbés; les notes de l'école s'ajoutant aux dépenses déjà lourdes font paraître bien longue la période de la formation. On se console en songeant que bientôt le garçon gagnera de l'argent: et voilà qu'un soir le garçon parle de suivre pendant trois ans des cours à l'École Technique. La surprise est évidente; cependant la permission n'est pas refusée; mais on sent que si l'enfant change d'idée il n'aura aucun reproche.

Ainsi les parents n'ont rien su refuser à leurs enfants pour éloigner ou diminuer la souffrance; en cherchant à calmer la soif des plaisirs ils en ont centuplé l'ardeur. La volonté ayant manqué d'exercice en manquant de sacrifices, s'est atrophiée. Si l'idéal de jouissance sensible ne s'est pas réalisé, tant pis: on n'en connaît pas d'autre!

IV.— LES REMÈDES

Pour être efficaces, les remèdes doivent être proportionnés aux malaises: ils devront donc être variés comme les causes des lacunes mentionnées. En mettant à part le manque de persévérance dans l'effort, nous croyons

que les remèdes peuvent être résumés dans une quadruple éducation: éducation ouvrière, éducation des parents, éducation des éducateurs, éducation des employeurs. Pour aider à fortifier la volonté nous commencerons par détruire un double préjugé tendant à la paralyser en rabaissant son idéal; nous simplifierons ainsi l'étude de l'éducation nécessaire en répondant à une double difficulté des parents et de certains éducateurs; ce double préjugé déjà rencontré, le voici: la formation technique est inutile et dangereuse pour la classe ouvrière; le groupement hétérogène dans les écoles techniques aggrave le danger.

1. — *Double préjugé.* a) *La formation technique est inutile pour l'ouvrier.* Nous avons déjà vu dans notre première partie que non seulement cette formation n'est pas inutile, mais qu'elle est au contraire nécessaire pour le succès des ouvriers intelligents. Ici, il ne s'agit plus du succès, mais du niveau de l'ouvrier. L'objection suppose que, parce qu'il peut vivre honnêtement en se servant de ses deux mains, l'ouvrier doit être satisfait. Mais cet ouvrier est un homme; cet homme a une intelligence, souvent très vive. Sans doute, comme nous l'avons vu, il est plus que tout autre exposé à se contenter de la vie sensible; mais s'il veut monter plus haut, pourquoi l'en empêcher? Pourquoi même ne pas lui dire, lui rappeler que les jouissances des sens ne sont pas les seules, ni les plus douces?

Admettons que tel ouvrier n'ait nullement besoin d'étude, qu'il ait une place enviable et sûre, qu'en tout cas il lui manque fort peu à connaître pour être un maître-ouvrier; si cet ouvrier peut et veut étudier; s'il veut acquérir une science qui ne lui servira jamais, libre à lui; ne le détournons pas; encourageons-le plutôt. Le travail intellectuel est le meilleur passe-temps pour l'ouvrier; car il a moins que d'autres besoin de distraction sensible après sa tâche quotidienne. C'est aussi la plus puissante

sauvegarde contre les grandes tentations: l'étude absorbe l'excès d'énergie; elle occupe l'esprit et l'imagination; quand elle est bien choisie, elle développe le caractère et élève l'âme au-dessus du monde matériel. Cet homme que sa besogne aurait pu faire prendre pour une bête de somme, qui a pu se croire inférieur à la machine qu'il servait, retrouve le soir et les jours de fête sa supériorité, sa dignité.

Mais ici se présente la deuxième objection.

b) *La formation technique devient dangereuse pour l'ouvrier.* En faisant de lui un embryon de savant, elle le place au-dessus de ses compagnons de travail; en lui gonflant la tête, elle la trouble. Le danger s'aggrave par le stage aux écoles techniques, ajoute-t-on, par la création d'un esprit de corps, une tendance à la critique, presque à la révolution, qu'on retrouvera plus tard partout où des techniciens dirigeront des usines. Chez les catholiques on remarquera une affectation d'incrédulité, la course aux livres défendus ou dangereux, la recherche et la propagation de toutes les objections religieuses.

Nous admettons que l'objection a un fondement. Malgré sa durée, la formation technique est trop courte pour faire de véritables savants, une grande partie du temps étant exigée par le travail manuel. Nous admettons, pour en avoir connu de nombreux exemples, que l'École Technique n'a pas le temps d'ouvrir au jeune homme assez d'horizons pour lui montrer qu'il ne sait rien et que par suite ce qu'il sait de plus que les autres ne doit pas le grandir outre mesure à ses yeux; nous admettons enfin qu'il existe chez l'ouvrier un peu instruit une sorte de manie de juger la religion, de ridiculiser son compagnon naïf et facile à scandaliser. Cependant, ce ne sont pas là des conséquences nécessaires de la formation technique et les dangers sont loin d'être inévitables.

D'une part, les avantages certains de la formation techniques font plus que contrebalancer ses dangers possibles: nous parlons au simple point de vue moral et intellectuel; d'autre part, si la supériorité acquise par la formation est bien dirigée, l'influence sur les compagnons ou les subalternes peut avoir les plus heureux effets. Il suffit donc d'éloigner ou de diminuer les dangers. Pour cela, il faut diriger l'ouvrier dans ses études.

Puisque le point de vue religieux est ici le plus important et que c'est à cause de lui que les écoles techniques laïques ont suscité une certaine défiance, il convient de l'examiner loyalement.

Il serait injuste d'attribuer aux écoles techniques la responsabilité de tout ce qui se passe dans leurs murs: des critiques, des conversations louches, quelle école de jeunes gens n'en a jamais entendu? Le contact avec les protestants, le jeune ouvrier catholique ne l'évitera pas; le voisinage de compagnons dangereux, gâtés même, pourquoi existerait-il plus dans une école technique qu'ailleurs? Peut-être la surveillance serait-elle plus sévère ailleurs; mais qui aurait la naïveté de compter sur la surveillance pour transformer en anges de jeunes étudiants de seize ans ou dix-sept ans? Du reste, il est temps à cet âge de laisser la conscience commencer son travail: c'est elle qui doit surveiller. Si le jeune homme travaillait, au lieu d'aller à l'école, serait-il mieux protégé, moins exposé? Nous croirions même volontiers qu'un travail manuel et intellectuel sérieux peut épargner bien des sottises en habituant à la réflexion, et surtout en occupant l'esprit.

Les écoles techniques ont d'ailleurs un avantage important: en groupant des jeunes gens de conditions à peu près semblables, elles facilitent la tâche pour préparer la mentalité catholique de ceux qui auront une

influence considérable sur tout le parti des travailleurs, sur les chantiers, dans les usines.

Préparer la mentalité catholique des futurs meneurs d'ouvriers... c'est dire que le clergé doit rester en contact avec les techniciens. L'école et le prêtre en se donnant la main travailleront plus efficacement pour l'ouvrier: le prêtre développera la conscience; il encouragera l'étude sérieuse à l'école et au dehors; à son tour l'école en développant le goût de l'étude et en groupant les étudiants fournira au prêtre un champ plus vaste, plus ouvert.

Où et comment se fera cette collaboration? Elle se fera pendant la formation technique et se continuera toute la vie. Pendant la formation, l'étude des principales questions d'apologétique, surtout de celles qui se rattachent plus directement aux sciences, est tout indiquée. A la sortie de l'école, l'association des techniciens en cercles d'études serait extrêmement utile à tous points de vue; on se perfectionnerait dans son art, on discuterait les problèmes techniques généraux ou particuliers, on résoudrait les problèmes religieux notés au cours du travail, on deviserait sur le moyen d'améliorer la condition ouvrière. Ces cercles pourraient être paroissiaux ou couvrir une localité plus grande, d'après le nombre des techniciens. Autant que possible, c'est pendant le cours que les groupements devraient se faire, grâce à l'initiative de quelque prêtre. Les écoles forment généralement des groupes qu'on peut utiliser.

Mais comment le prêtre collaborera-t-il avec l'école pendant la formation technique? Ce n'est pas à un gouvernement catholique comme celui de la province de Québec, qui connaît l'importance de garder à l'ouvrier canadien-français sa religion et sa conscience pour sauvegarder sa réputation de travailleur loyal, que pourrait déplaire la suggestion d'ajouter au programme un cours

de religion. Nous voyons dans cette addition un moyen efficace de diminuer la défiance, de calmer l'inquiétude de nombreux parents catholiques; nous y voyons aussi pour les jeunes gens au-dessous de dix-huit ans un acte de justice. En effet, beaucoup de ces jeunes gens ont interrompu leurs études dans les écoles paroissiales pour passer à l'École Technique: or, dans les écoles paroissiales leur instruction religieuse restait au programme, soit en classe, soit par le catéchisme de persévérance à l'église. L'ignorance religieuse est pitoyable dans certains milieux ouvriers et l'expérience montre que là où la religion est inconnue et méconnue, les idées subversives s'implantent: c'est donc rendre un double service au futur maître-ouvrier que d'allier la science de son métier à celle de la religion; c'est en particulier le meilleur moyen de le protéger contre le bolchevisme.

Pour parfaire l'instruction religieuse et parer aux dangers des objections qui circulent dans le monde ouvrier, voici comment nous comprendrions l'enseignement religieux à l'École Technique:

1° Un cours d'une demi-heure tous les quinze jours, sur les principales vérités religieuses, obligatoire pour tous les élèves catholiques au-dessous de dix-huit ans, facultatif pour les autres;

2° Un cours d'une demi-heure tous les quinze jours sur l'apologétique, obligatoire pour tous les catholiques.

Il n'y a pas là d'exagération et les autres études n'en sauraient souffrir. Mais pour que cet enseignement religieux soit efficace, il faudrait, d'une part, qu'il ne soit pas rendu odieux aux étudiants par une mauvaise disposition de l'horaire; il faudrait, d'autre part, qu'il soit vivant, bien préparé, d'après un programme nettement défini et couvrant toute la matière importante pendant les trois ans.

2. — *Éducation ouvrière.* Cette éducation demande la diffusion de plusieurs notions: très souvent il faut commencer par montrer l'importance de la formation et sa nécessité pour le succès; dans certains milieux il faut proclamer la possibilité de s'instruire et l'existence des écoles techniques; presque partout il faut développer le goût du travail intellectuel, en établir la beauté, la valeur, même si l'on ne devait pas utiliser ce que l'on apprendra. Il faut toujours prévenir une déception possible: celle de ne jamais obtenir la place convoitée et payée par trois années de labeur obscur. Il faut réfuter les objections basées sur ce triple préjugé qu'une position est nécessairement et immédiatement due au technicien gradué, que l'argent est mal placé s'il ne facilite pas l'obtention d'un meilleur poste, que la science est inutile si elle n'aide pas à gagner de l'argent. Ce triple préjugé existe également chez beaucoup de parents: nous l'exposons ici une fois pour toutes.

L'ouvrier doit être convaincu que, même s'il ne les utilise jamais pour gagner de l'argent, les connaissances intellectuelles gardent leur valeur; en tous cas, il comprendra facilement qu'il vaut mieux avoir deux moyens qu'un seul et que l'ouvrier instruit a plus de chance que l'ouvrier ignorant.

— Mais une bonne formation exige trois ans! Après cela il serait temps de se marier et le technicien n'a pas un sou! S'il n'obtient pas de position, jamais il ne rattrapera le temps perdu!

— S'il n'a pas de formation il n'obtiendra jamais de position. On risque beaucoup moins en patientant pour se préparer qu'en se jetant dans la vie sans préparation. Il est du reste facile de résoudre la question pécuniaire par des chiffres. Voici à ce sujet le résumé d'une étude publiée par Sir H. Thornton dans le premier numéro de *Technique* en 1926 d'après une enquête faite par E.-W. Lord, de Boston:

1° L'homme sans formation commence à travailler à quatorze ans et obtient le maximum de salaire à trente ans: \$1,200 par an. De quatorze à soixante ans, il gagne environ \$45,000;

2° Celui qui reçoit une éducation de *high school* commence à travailler à dix-huit ans; en sept ans il dépasse l'ouvrier sans éducation et obtient le maximum de salaire à quarante ans: \$2,200. De dix-huit à soixante ans, il gagne environ \$78,000, soit \$33,000 de plus que l'ouvrier sans étude.

3° Un gradué de collège commence à travailler à vingt-deux ans: à l'âge de vingt-huit ans il gagne autant que le gradué des *high school* à quarante. De vingt-deux à soixante ans, il gagne \$150,000.

« La conclusion que l'on peut retirer de ces faits, écrit Sir H. Thornton, est que chaque heure passée au *high school* vaut au moins \$5. »

Calculons pour l'École Technique les dépenses et les gains:

Les dépenses sont, pour la première année, \$1.50 par mois, soit \$15.00; pour la deuxième année, \$2.00 par mois, soit \$20.00; pour la troisième année, \$3.00 par mois, soit \$30.00: en tout \$65.00. Comptons comme perdu ce que le technicien ne gagne pas pendant ses études et supposons qu'il puisse gagner en moyenne \$18.00 par semaine: le total de ses salaires lui donnerait \$2,700.00. Donc, s'il travaillait au lieu d'étudier, au moment où finiront ses études, il aurait \$2,765.00 de plus!

Pour être juste, notons que beaucoup de techniciens, pendant les vacances, gagnent plus que leur cours. Sa préparation terminée, si le jeune homme est sérieux, en supposant qu'il doive attendre plusieurs années une place de contremaître, il sera dispensé de tout apprentissage, gagnera immédiatement le salaire maximum d'un ouvrier, soit à peu près le double de ce qu'il aurait gagné pendant ses études; donc, après trois ans de travail il aura rat-

trapé le temps qu'il croyait perdu. Il est facile de voir la différence dans la suite, en attendant qu'il obtienne une position plus lucrative que la profession d'avocat. Oui, une position plus lucrative que la profession d'avocat, car beaucoup d'avocats ne gagnent pas \$1,500 par an, tandis que de nombreux contremaîtres en gagnent \$1,800, \$2,000 et même \$2,500!

S'il est facile de montrer que l'argent dépensé pour la formation est bien placé, il ne l'est pas autant de convaincre l'ouvrier qu'il trouvera facilement une position au sortir de l'école. En fait, cette place n'attend pas toujours et se fait parfois longtemps attendre. L'ouvrier qui croit y avoir droit s'impatiente, critique et refuse tout autre travail; la critique s'étend: « A quoi bon s'instruire? » Les amis approuvent, s'émeuvent, encouragent la critique: « Le gouvernement qui a fondé l'école, les maîtres qui ont formé sont accusés d'apathie, presque d'ingratitude pour ne pas fournir ou trouver une place à ceux qui les ont *encouragés* pendant trois ans. » Cette récrimination, nous l'avons entendue plusieurs fois.

On voit l'importance de montrer la valeur de la formation en elle-même et de persuader de la supériorité du développement intellectuel. Il faut ainsi prévenir des échecs possibles dans la course aux places et engager l'ouvrier à ne jamais refuser le travail qu'il peut avoir tout en méritant, en espérant et en cherchant mieux: c'est parfois ce travail qui lui servira d'escalier pour monter en le faisant connaître et apprécier, en lui créant des amis parmi ses camarades et des protecteurs parmi les directeurs.

Le lecteur se demandera peut-être qui doit enseigner à l'ouvrier la patience, l'amour du travail, la persévérance dans le sacrifice, la beauté de la culture intellectuelle? Quiconque aime l'ouvrier et voudrait améliorer son sort. Les parents et les éducateurs ont la première place

et la plus grande responsabilité. Il importe donc d'ouvrir sur ce point les yeux des parents.

Les journaux qui comptent un grand nombre de lecteurs dans la classe ouvrière ont une influence considérable sur sa mentalité. A notre avis, plusieurs l'entretiennent trop souvent de jeux, d'émotions, d'espoirs enfantins et pas assez d'étude. Il suffit de lire le compte rendu d'une partie de balle au camp et d'une conférence pour savoir où est le cœur. Le lecteur du journal se laisse docilement instruire: il a admiré ce qu'on lui vante et ignore ce qu'on lui cache. Un joueur s'est fait un nom pour avoir bien lancé une balle; on l'accompagne partout, on décrit ses prouesses et compte ses moindres gestes; tous les détails de sa vie sont appris par cœur. Il y a des ouvriers d'une habileté prodigieuse, devenus maîtres à force d'étude et de travail; ils exécutent des chefs-d'œuvre d'art et de patience: ils resteront inconnus toute leur vie! Cependant, la popularité des joueurs suscite des vocations: combien d'enfants s'exercent avec un incroyable courage pour être plus tard des joueurs! Pourquoi la popularité des bons ouvriers ne stimulerait-elle pas les apprentis? L'air qu'on respire vivifie ou empoisonne: c'est empoisonner que de ne faire respirer qu'un air de bien-être matériel, d'excitation sensuelle. Si vous aimez véritablement l'ouvrier montrez-lui que le plus important chez lui n'est pas la main qui tient le marteau mais la tête qui dirige la main!

3. — *Éducation des parents.* Puisque l'éducation ouvrière se fera d'abord et surtout par les parents, il faudra imprimer dans ceux-ci ce que nous voulons enseigner aux ouvriers. La volonté, le sérieux, le véritable but de la vie sont donnés par les parents. Nous avons noté déjà que les parents doivent être bien convaincus de la valeur de la formation technique et préparés aux sacrifices qu'elle exige.

Nous devons insister sur trois points: la hâte de l'argent, la part d'héritage, la bonté molle.

L'ouvrier a besoin d'une éducation virile, nous allions dire militaire: il doit apprendre de bonne heure l'obéissance et le respect de l'autorité. Ce n'est pas l'aimer que de lui épargner le sacrifice; il vaut cent fois mieux lui inspirer le courage de l'accepter. Puisque le travail doit être son lot, il serait criminel de l'élever dans l'oisiveté; il faut absolument éviter que l'amusement et le plaisir soient un but et non un moyen; l'enfant doit s'amuser pour mieux travailler; il ne faut donc jamais donner la partie principale de son temps au jeu. Tout petit, l'enfant n'a pas autre chose à faire qu'à jouer; mais pourquoi ne pas habituer au travail le garçonnet? nous ne demandons pas qu'on l'envoie au dehors; il y a de quoi l'occuper à la maison; il est du reste facile de constater que les enfants dressés de bonne heure au travail sont plus sérieux, moins exigeants.

Habitué à la règle, au sacrifice, au travail pendant son enfance, le futur ouvrier trouverait la vie de l'école technique toute naturelle; habitué à raisonner, à peser la valeur du temps et de l'argent, il n'irait pas gaspiller d'innombrables heures dans des conversations frivoles ou des amusements énervants; habitué aux jouissances intellectuelles, il n'hésiterait pas entre une soirée dansante et une conférence ou une lecture instructive.

La question de l'argent a aussi son importance; c'est peut-être celle qui nuit le plus aux écoles. Les parents, n'ayant ni pratiqué ni enseigné l'économie et la privation à leurs enfants, sont toujours à court; en grandissant, les enfants exigent davantage; tandis que les frais se multiplient, les recettes n'augmentent pas; quelquefois même il faut retirer l'aîné de l'école élémentaire pour aider à gagner l'instruction des autres. Grâce à cette hâte d'être libre et de gagner que nous avons signalée, les enfants ne

sont souvent que trop heureux d'abrégier leurs études. Tandis que les filles vont çà et là, dans les magasins, les bureaux ou les usines, les garçons se font messagers, col-porteurs, commis d'épicerie. Tous les emplois sont bons, pourvu que le travail ne soit pas trop pénible, ne demande pas d'instruction et rapporte quelques piastres. Quand la position ne plaît plus ou qu'on ne fait plus l'affaire, on en cherche une autre; on prend tout ce qu'on trouve; on peut faire de tout.

Qui n'en connaît de ces jeunes gens intelligents qui, à vingt ans, ont changé cent fois de place: ils ont été facteurs de Noël au premier de l'an, épiciers, garçons d'hôtel, messenger de gros magasin; ils ont servi sur les bateaux, balayé dans quelque collège. Ils dépensent en cigarettes, en bonbons et en billets de tramways à peu près ce qu'ils gagnent; beaucoup ne peuvent même pas payer pension à leurs parents; viennent-ils à chômer, sont-ils malades, ils sont une lourde charge à leur famille. Et pourtant leur habileté naturelle en aurait fait d'excellents artisans! Les parents doivent être persuadés de la nécessité d'un métier et d'une solide formation pour gagner sa vie; s'ils aiment véritablement leurs enfants, qu'ils fassent les sacrifices requis pour les préparer à la vie; s'il faut aller au fond de la poche et de la bourse, qu'ils y aillent, qu'ils les vident: cet argent est bien placé, beaucoup mieux que celui dépensé en chocolat, en billets de théâtre ou de cinéma.

Mais les parents pensent aussi à l'avenir, à l'héritage. Ils s'oublient volontiers, mais ils ne voudraient pas laisser leurs enfants sans argent. Nobles cœurs, amour sincère mais aveugle! L'argent qu'ils n'ont pas gagné, vos enfants, habitués à la jouissance, ne le garderont pas longtemps! Et après?... Entre une formation solide, sérieuse et un porte-monnaie rempli, n'hésitez pas: videz le porte-monnaie pour donner la formation! Vos en-

fants rempliront facilement le porte-monnaie s'ils le veulent; l'ayant rempli eux-mêmes ils connaîtront mieux ce qu'il contient!

L'éducation des parents peut se faire indirectement par les enfants. Ces derniers rapportent fidèlement ce qu'ils ont entendu: l'existence des écoles techniques, la supériorité de l'ouvrier instruit. Ils résolvent quelquefois la question de l'argent; nous connaissons un jeune homme qui demanda en ces termes la permission d'entrer à l'école: « Papa, vous garderez pour payer mon cours l'argent que vous me donniez pour mes amusements et mon tabac! »

Il faut profiter des conseils que demandent les parents pour les éclairer et résoudre leurs objections. Le prêtre a souvent l'occasion de dire un mot quand il faut placer définitivement le jeune homme; c'est un devoir de charité de renseigner le père ou la mère, non seulement sur les places en vue mais aussi sur celles qu'on ignore; le conseil est spécialement précieux quand le prêtre est à la fois au courant des industries locales et des aptitudes des jeunes.

Dans les groupements de pères ou de mères, il est souvent question de l'avenir des enfants; car c'est toujours un sujet intéressant. Or, il n'est nullement déplacé d'attirer l'attention sur l'importance de la formation pour le succès, sur le rôle de l'étude pour mettre du sérieux dans la vie.

4. — *Éducation des éducateurs.* Par les images qu'ils impriment dans leur cerveau, par les horizons qu'ils leur découvrent, les éducateurs exercent sur l'avenir des enfants une influence parfois supérieure à celle des parents. Il importe donc que l'idéal proposé soit non seulement celui qui convient au jeune homme, mais aussi celui qui contribuera le plus au bien général et au progrès du pays. Or, il est possible que les éducateurs, placés dès

leur jeune âge dans un monde à part, n'aient pas gardé un contact suffisant avec la vie pratique; il est possible que leurs études d'abord, leurs lectures ensuite, les aient tenus trop exclusivement dans une atmosphère artificielle, il est possible que même les manuels appris et enseignés par eux aient laissé de côté de vastes champs où peine une partie de l'humanité. Trouve-t-on souvent dans les livres mis aux mains des futurs ouvriers des exemples pris dans la vie ouvrière? Le commerce attire facilement, parce qu'il est poétisé par l'attrait des voyages et l'espoir de fortunes rapidement amassées; les bureaux avec leur liberté, leurs courtes journées, leur costume toujours propres; plus haut, les professions avec leur auréole de science, d'éloquence, de bien-être et de gloire... tout cela gagne facilement l'enfant. Mais la vie d'artisan, avec son dur labeur, son exposition à toutes les intempéries, ses habits facilement déchirés ou tachés de boue... les jeunes la fuient volontiers; dès lors ils ne sont pas friands de sermons sur ce sujet; conséquemment le maître n'a pas la tentation d'en parler souvent: il l'a d'autant moins qu'il la connaît moins, qu'il ignore davantage la situation de l'industrie et les besoins du pays.

D'aucuns ont été scandalisés d'apprendre que beaucoup de jeunes gens élevés dans des paroisses ouvrières finissaient leur cours élémentaire sans connaître l'existence des écoles techniques. Nous n'avons pas à discuter le fait, mais, s'il est vrai, le scandale n'est pas sans fondement. Nous croyons que c'est aimer véritablement les futurs ouvriers que de leur ouvrir largement les yeux sur tout ce qui peut les aider à mieux servir leur pays: on indique les avantages et les dangers, on habitue les jeunes têtes à peser les deux, à profiter des uns et à éviter les autres; on compare les professions, les métiers, de façon que le choix soit raisonné.

Donc, si véritablement il y a des lacunes dans l'enseignement préparatoire, il sera opportun d'attirer l'attention des éducateurs sur ce point, leur fournir les moyens de mieux connaître l'importance de l'industrie nationale et le rôle des ouvriers techniciens dans l'industrie.

Les éducateurs ont à leur disposition trois moyens de préparer les esprits: *a*) l'enseignement direct en tenant leurs élèves au courant de l'industrie, en leur parlant du travail des ouvriers, en prenant des exemples dans leur milieu, en montrant les avantages de la vie ouvrière, en établissant au besoin sa supériorité sur les autres professions à extérieur brillant; *b*) en discutant sérieusement avec le jeune homme qui demande conseil avant de quitter l'école: l'influence peut alors être considérable; mais nous disons en *discutant*, parce que le choix doit rester libre, la décision doit être raisonnée: s'il échouait, le jeune homme accuserait ses maîtres de l'avoir trompé; *c*) en visitant les écoles techniques. Dans les villes où ces écoles existent, à Québec, à Montréal et à Hull la visite est facile et les visiteurs sont toujours aimablement accueillis. Des classes entières où de petits groupes accompagnés d'un maître trouveraient là ample matière à observation et à conversation; bien que les plus grands doivent profiter davantage de ces visites, il serait à souhaiter que les moyens y soient admis, afin d'ouvrir peu à peu leur esprit.

Nous ne songeons pas ici aux seuls maîtres de l'enseignement primaire; nous avons en vue même ceux des collèges classiques. Jusqu'ici il paraît bien que le but du cours classique ait toujours été de préparer à la prêtrise, au barreau, à la médecine et au notariat. On a fait une démarcation entre cours commercial et cours classique... il n'y a pas eu de place pour l'industrie, les arts et métiers. Si les parents ont de l'argent, les enfants

font un cours classique, toujours pour les fins mentionnées. Si les enfants changent d'idée et renoncent au sacerdoce ou aux professions libérales, immédiatement, on interrompt les études classiques, on suit un cours commercial.

Nous connaissons des parents appartenant à la classe ouvrière, suffisamment à l'aise pour donner une bonne éducation à leurs jeunes gens, qui décident tout simplement que tel de leur garçon ne sera pas ouvrier et fera un cours classique, tandis que tel autre sera ouvrier et par conséquent ne fera pas de cours classique. Les deux idées d'ouvrier et de cours classique s'excluent. Nous avons appris sur témoignage que les parents de la classe ouvrière qui consultent sur l'opportunité de donner une éducation classique à leurs garçons sont habituellement dissuadés à moins qu'ils soient sûrs que ces garçons ont une vocation religieuse ou parviendront à une profession.

Or, il y a peu de temps, un des plus grands bienfaiteurs des écoles techniques nous disait: « C'était peut-être un rêve, mais il me semblait que le cours classique serait une excellente préparation à une formation technique... Des classiques à la tête de nos ouvriers, à la tête de notre industrie... comme nous serions forts! » Ce ne devrait pas être un rêve, il faudrait en faire une réalité!

Donc, d'une part, conseiller aux chefs d'industrie de donner à leurs enfants une formation classique tout en leur gardant une âme industrielle; d'autre part, ne pas craindre d'aiguiller les élèves des collèges classiques vers l'industrie: c'est un moyen de hâter le progrès, de briser avec la routine; c'est aussi le moyen de décongestionner les professions libérales. Les professions libérales font circuler l'argent; les industriels le produisent. Centuplons le nombre des producteurs intelligents et progressifs!

5. — *L'éducation des employeurs.* Une des plus puissantes objections contre la formation technique est le manque de places pour les techniciens diplômés. Le technicien qui a fait des sacrifices de temps et d'argent exige et mérite un salaire supérieur à celui du simple ouvrier. Or, les compagnies rongent le plus possible les salaires: ou bien elles suppriment les contremaîtres ou bien elles leur imposent en même temps la besogne des manœuvres. Telle qu'elle est formulée, cette objection ne rend pas justice aux industriels. Il faut distinguer parmi eux les « hommes d'affaires » et les petits fabricants. Les premiers prennent les moyens nécessaires pour la fin: ils regardent plus le but que l'argent; s'ils ne sont que les fournisseurs de capitaux, ils mettent à la tête de leurs maisons des hommes capables de les conduire et ils les paient; s'ils ont eux-mêmes la compétence, ils confient à des hommes compétents ce qu'ils ne peuvent ou ne veulent faire eux-mêmes. Ils ont parfois un idéal, qui est de perfectionner leur industrie, fut-ce au détriment de leur bourse, de bien faire et non de faire beaucoup et vite: dans ce cas surtout ils ont recours aux hommes de métier, aux experts. Nous lisons dans une circulaire des « Établissements Poulenc » de Paris: « Ces établissements occupent 455 ouvriers ou employés et 33 chimistes, pharmaciens ou ingénieurs. Il existe dans le monde un certain nombre de maisons analogues où la main-d'œuvre est sensiblement plus considérable. Il n'en est pas, croyons-nous, où la proportion du nombre des techniciens soit plus forte par rapport au nombre des ouvriers. Nos établissements visent moins, en effet, à fabriquer beaucoup qu'à très bien fabriquer. » Cette note fut publiée en 1910: ces établissements avaient alors un capital de 4 millions. Ce capital a depuis été porté à 60 millions: preuve que la dépense en main-d'œuvre spécialisée et coûteuse ne mène pas nécessairement à la

faillite. Il est du reste facile de constater que les grandes organisations industrielles du Canada font une large place à la technique et aux ouvriers compétents, soit dit sans prétendre qu'il n'y ait çà et là des chefs ignares introduits par favoritisme ou par erreur.

Chez les petits fabricants il en va souvent autrement: la pénurie des capitaux, l'ignorance de l'industrie entreprise, la hâte de s'enrichir font lésiner sur les salaires; on donne la préférence aux ouvriers moins exigeants. Il est facile de montrer que les employeurs n'en ont que pour leur argent et encore... les pertes de temps, l'incurie, parfois la compensation occulte, la détérioration des outils, les fréquents recommencements occasionnent des surcharges faciles à constater. Il y aurait une éducation à faire, difficile, nous l'avouons, mais possible. Du reste cette éducation deviendrait automatique par le relèvement du niveau technique des employés et par une proportion plus grande de techniciens dans la direction et l'organisation des compagnies industrielles.

CONCLUSION

De notre étude il nous paraît légitime de conclure:

1° Que la classe ouvrière n'était pas suffisamment préparée pour répondre aux besoins d'une industrie développant toutes ses ramifications avec une rapidité prodigieuse;

2° Qu'il faut savoir gré au gouvernement provincial de Québec d'avoir fondé les écoles techniques, destinées à former des maîtres-ouvriers et des chefs pour toutes les industries;

3° Que les écoles techniques paraissent insuffisamment connues, insuffisamment appréciées, insuffisamment utilisées par la classe ouvrière et peut-être même par la classe dirigeante.

En conséquence, il est à souhaiter que tous ceux qui s'intéressent à la fois à l'industrie nationale et à la classe ouvrière prennent contact avec les écoles techniques, les étudient, discutent leurs programmes, proposent les améliorations jugées opportunes, puis les fassent connaître aux parents, aux éducateurs et aux jeunes gens. Même si l'ouvrier ne devait jamais parvenir à la place convoitée et méritée, il est opportun de développer davantage chez lui le goût du travail raisonné et du travail intellectuel.

Pierre FONTANEL, S. J.

— Mai-juin 1928